

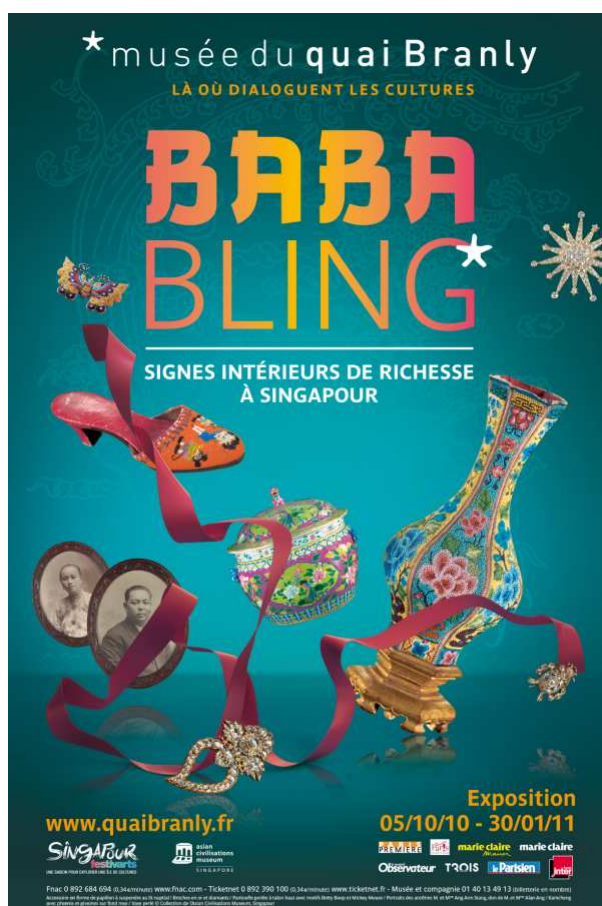


★ musée du quai Branly
LÀ OÙ DIALOGUENT LES CULTURES

Baba Bling

Signes intérieurs de richesse à Singapour

05/10/10 - 30/01/11
Galerie Jardin



Commissaire de l'exposition : **Kenson Kwok**
Commissaire associée : **Huism Tan**
Scénographie : **Nathalie Crinière**, Agence NC

*Sous le haut patronage de Monsieur Nicolas Sarkozy, Président de la République française
et de Monsieur Lee Hsien Loong, Premier ministre de la République de Singapour*

*** SOMMAIRE**

* Editorial de Stéphane Martin, président du musée du quai Branly	p. 3
* Avant-propos de Kenson Kwok, commissaire de l'exposition	p. 4
* Introduction	p. 6
* Les Peranakan	p. 7
- Une culture mixte	
- L'origine des Peranakan	
- Le phénomène peranakan	
- Le rôle de l'état colonial	
* Parcours de l'exposition	p. 11
- Le <i>Thia Besar</i> , salle de réception	
- Le hall des ancêtres	
- La cuisine et la gastronomie	
- La salle de mariage	
- La mode nonya	
- Un regard contemporain sur les Peranakan	
* Chronologie relative aux Peranakan d'Asie du Sud-Est	p. 26
* Commissariat	p. 30
* Autour de l'exposition	p. 31
- Catalogue et hors-série de l'exposition	
- La Nuit Blanche	
- <i>Singapour Festivarts, La création contemporaine aujourd'hui à Singapour</i> (Cycle de cinéma, Vacances de la Toussaint à Singapour)	
* L'Asie dans les collections du musée	p. 37
* Informations pratiques	p. 38
* Les partenaires	p. 39



Portrait de Stéphane Martin
©musée du quai Branly, Cyril Zannettacci

Peranakan : ce terme malais désigne des **populations d'immigrés essentiellement chinois** qui sont descendus vers l'Asie du Sud-est, et qui, au fil du temps, ont intégré d'autres influences à leur propre culture. Parmi eux, les Baba, au sens propre « hommes chinois », connaissent **une apogée économique et culturelle à la fin du XIX^e siècle**. Ils développent dès lors un **art de vivre extrêmement raffiné mêlant les styles chinois, malais et anglais** dont ils ont adopté en partie le mode d'existence durant la période coloniale.

À mi-chemin entre un groupe ethnique et une classe sociale, ils sont devenus des entités singulières, indispensables à l'équilibre de Singapour où, pour la plupart, ils se sont regroupés. **Reconnus pour leur bonne humeur constante, leur élégance, leur amour de la famille, leurs mets succulents, la splendeur de leur textile et de leur mobilier**, les Peranakan représentent encore aujourd'hui une communauté particulièrement dynamique dans le domaine de la création, tant matérielle qu'immatérielle.

Les objets de cette exposition, dont la maison reste le centre, traduisent un **goût pour la ritualisation du quotidien**. Un intérieur baba, c'est d'abord une atmosphère particulière où l'idée de métissage prend tout son sens et sa beauté. La culture peranakan contredit le préjugé largement répandu en Europe selon lequel le peuple chinois ne savait pas s'ouvrir sur le monde et qu'il avait toujours été rétif envers ce que l'historien mexicain, Angel Maria Garibay, nomme « **les métis de la culture** ».

Cette brillante société baba que l'exposition laisse entrevoir en est un éclatant démenti. Elle est le **produit et l'exemple d'une extraordinaire fusion de langues, d'expériences et d'échanges**.

Je remercie vivement le commissaire de cette exposition, mon ami Kenson Kwok, qui a œuvré pour faire du musée des Civilisations asiatiques de Singapour l'un des plus beaux musées d'Asie, et Madame Huism Tan pour sa collaboration précieuse. Je tiens également à exprimer toute ma gratitude à Son Excellence Monsieur Burhan Gafoor, Ambassadeur de la République de Singapour en France, qui a soutenu ce projet dès l'origine.

Je suis enfin très reconnaissant à Monsieur Michael Koh, président-directeur général du National Heritage Board à Singapour, dont l'enthousiasme a été déterminant, et au Peranakan Museum d'offrir au public l'enchantement de ses collections.

Stéphane Martin



Kenson Kwok © musée du quai Branly,
photo Cyril Zannettacci

Culture et diaspora

L'image de la culture matérielle chinoise transmise au public français a sans doute été conditionnée par ce que l'on peut voir dans les collections des musées et les expositions en France, mais aussi, plus généralement, par l'histoire de l'engagement culturel entre la France et la Chine.

Toutefois, **aucune culture n'est « pure »**, pas même la culture chinoise qui a été associée à un système politique unifié ainsi qu'à une langue et une écriture normalisées pendant plus de 2000 ans. Les découvertes archéologiques réalisées en Chine au cours des dernières décennies ont remis en question la suprématie du modèle d'une culture matérielle chinoise dominante, largement représentée dans les expositions muséales, en particulier hors de Chine. Nous commençons à nous rendre compte que **les objets en bronze, jade, porcelaine et autres matériaux des périodes classiques, qui nous sont si familiers, nous renvoient un aspect important du symbolisme, du style et du goût chinois, mais ne représentent en aucun cas sa totalité.**

Si la culture matérielle de la Chine ne peut être entièrement perçue comme homogénéisée, normalisée ou « nationalisée », cela est d'autant plus vrai pour la diaspora chinoise. **Les cultures des diasporas sont par définition mixtes**, puisque ceux qui ont quitté leur pays d'origine et se sont naturellement adaptés à leur nouvelle patrie, peuvent d'une certaine manière rester attachés – eux comme leurs descendants – à leur culture d'origine. **C'est ce mélange qui explique la structure et la richesse de toutes les cultures diasporiques.**

L'histoire de la diaspora chinoise remonte à des temps très reculés – des Chinois ont très probablement vécu à Java dès le début du XIV^e siècle et certainement à Malacca au XVI^e siècle. Un grand nombre de Chinois sont arrivés en Asie du Sud-est au cours des XIX^e et XX^e siècles – fuyant la pauvreté et les bouleversements politiques. Aujourd'hui, nombre de Chinois continuent de quitter la Chine à la recherche de meilleures études et opportunités. Dans ce contexte, **les Peranakan constituent une diaspora relativement ancienne et bien établie.**

Aspects chinois et non-chinois de la culture peranakan

Les Peranakan **sont les descendants de marchands venus de Chine et d'Inde** qui se sont installés en Asie du Sud-est il y a plusieurs centaines d'années. Bien qu'il existe, outre les Indiens, des Peranakan eurasiens ainsi que des communautés de l'Asie du Sud-est appartenant à d'autres ethnies associées aux Peranakan, **l'exposition *Baba Bling* se concentre sur les Peranakan d'origine chinoise** qui constituent le plus grand sous-groupe.

La culture chinoise peranakan semble en apparence très chinoise. Les rites de passage dans la vie chinoise Peranakan – comme par exemple la naissance, le passage à l'âge adulte, le mariage, les anniversaires, la mort – sont fortement, parfois même d'une manière archaïque, chinois dans le fond et la forme.

Les aspects non chinois de la culture chinoise peranakan, et les causes de sa richesse, sont plus subtils (aspect reflété dans le sous-titre de l'exposition – les “signes intérieurs”). Il existe des emprunts évidents au monde malais, tels que la *nonya kebaya* (costume traditionnel des femmes peranakan se portant avec un *sarong* malais) ainsi que les bijoux et accessoires qui y sont associés. Mais un regard minutieux est nécessaire pour se rendre compte de la différence existant entre les Chinois peranakan et les Chinois.

Les Chinois peranakan de Malacca, par exemple, parlaient le baba malais, un patois mélangeant malais et hokkien (un des dialectes de la province chinoise du sud du Fujian). Des livres ont ainsi été publiés en baba malais, y compris la *Bible*. La cuisine chinoise peranakan, tout en étant à base de viandes très appréciées des Chinois comme le porc, reste très marquée par la cuisine d'Asie du Sud-est, en particulier dans l'utilisation des herbes et épices, ainsi que dans les méthodes de préparation et de cuisson.

La façon la plus répandue de consommer la nourriture consistait soit à manger avec les mains (coutume de l'Asie du Sud-est considérée comme barbare dans la société chinoise), soit avec une fourchette et une cuillère (à l'européenne). Lors des grandes occasions, les plats étaient présentés non pas de manière circulaire mais sur des tables longues, soulignant une fois encore l'influence européenne (et probablement aussi malaise).

La mastication très prisée de noix de bétel, la forme poétique appelée *pantun*, ainsi que la danse populaire *ronggeng* constituent d'autres **emprunts de la culture peranakan au monde malais. Les emprunts européens** – dont certains ont été mentionnés plus haut, et qui consistaient pour les Peranakan fortunés à envoyer leurs fils en pension en Angleterre – **vinrent plus tardivement** en réponse au renforcement de la puissance coloniale britannique à Singapour et dans les autres ports des Établissements des détroits (*Straits Settlements*) de Malacca et de Penang.

Les objets importés de Chine étaient parfois modifiés par les Peranakan. Par exemple, les broderies réalisées en Chine qui servaient à décorer le lit et la chambre nuptiale étaient agrémentées, dès leur arrivée en Asie du Sud-est, de franges de perles raffinées importées d'Europe – à la manière d'un collage. Même les porcelaines chinoises émaillées, commandées par les Peranakan pour leurs cérémonies, devaient être fabriquées dans des coloris considérés comme folkloriques et excentriques par les Chinois.

En conséquence, si la culture chinoise peranakan présente de nombreux aspects de la culture chinoise (les « signes extérieurs »), elle en comporte beaucoup d'autres, parfois plus subtils, aux origines malaises, européennes et d'Asie du Sud-est.

Dynamiques du phénomène peranakan

La mixité de leur culture a permis aux Peranakan **d'être acceptés et d'agir librement** tant dans le monde chinois que malais – ils étaient les « **citoyens du monde** » de l'**Asie du Sud-est du XIX^e** et du début du XX^e siècle. Leur aptitude à manier la langue anglaise ainsi que leur ouverture d'esprit leur a valu d'être appréciés des colonialistes britanniques qui ont vu en eux des alliés, **une passerelle vers d'autres groupes ethniques dans les Établissements des détroits.** Les Peranakan se sont trouvés par conséquent bien placés pour profiter de l'essor économique de la fin du XIX^e siècle, période qui est devenue l'Âge d'or de la communauté peranakan, et à laquelle remonte un grand nombre d'objets présentés dans cette exposition.

Inévitablement, la Première Guerre Mondiale ainsi que la Grande Dépression qui s'ensuivit ont semé les **germes du déclin de cette communauté.** Vers la fin de la Seconde Guerre Mondiale, la structure et le mode de vie traditionnels des familles peranakan se brisèrent et le déclin culturel s'accéléra – à tel point que les objets de la culture peranakan commencèrent à être collectionnés par un petit nombre de personnes ; en d'autres termes, la **culture traditionnelle peranakan s'était sclérosée et transformée en pièce de musée.**

Aujourd'hui à Singapour, cinquante ans plus tard, l'intérêt pour la culture peranakan n'a jamais été aussi grand. **Cet intérêt touche la recherche universitaire, les musées (le *Peranakan Museum*, unique en son genre dans le monde, a ouvert en 2008), le théâtre, la télévision et le tourisme.** Cet intérêt ne se limite pas aux membres de la communauté peranakan, mais concerne également les non-Peranakan et les étrangers, ce qui représente un changement radical dans les perceptions de la valeur de cette culture. C'est précisément ce changement qui est à l'origine de cette exposition – une première dans le monde occidental – et peut-être y ajoutera-t-elle du sens et du piquant.

Kenson Kwok
Commissaire de l'exposition,
Président fondateur du musée des Civilisations asiatiques

* INTRODUCTION



Paire de vase avec socles
© Collection of the Asian Civilisations
Museum, Singapore
Minhg Collection, courtesy of National
Archives of Singapore

Cette exposition témoigne d'une histoire fascinante : comment **une communauté d'immigrés a créé une culture unique** en laissant sa propre culture d'origine s'imprégner des influences, coutumes et croyances de leur pays d'adoption.

A Singapour, le terme « **Baba** » désigne un **homme chinois** et, par extension, **les descendants des communautés chinoises qui se sont intégrées dès le XIV^e siècle dans le sud-est asiatique** et qui ont incorporé au fil des siècles de nombreux aspects de la culture malaise dans leur culture d'origine. Le Baba désigne aussi le chef de famille qui a intégré des éléments de la culture européenne, via ses parents et ses grands parents pendant la période coloniale.

L'intégration interculturelle qui s'amorce avec ce processus est une leçon d'ouverture d'esprit et de tolérance, deux sujets plus que jamais d'actualité.

L'exposition présente **un ensemble d'environ 480 pièces de la culture luxueuse et raffinée de ces communautés chinoises implantées à Singapour**. Les objets présentés - **meublier, textiles ornés de perles et de broderies, porcelaine...** - qui empruntent leurs formes, motifs et couleurs aux cultures chinoises et malaises, marquent l'identité des Peranakan.

Ils datent pour la plupart **de la fin du XIX^e siècle ou du début du XX^e siècle**. Cette période correspond à un important essor économique ayant permis à de nombreuses familles chinoises de Singapour de s'enrichir. Elle marque ainsi **l'apogée des communautés peranakan qui s'est matérialisée en partie par un art de vivre dont la maison était le cœur et le signe extérieur le plus important**.

De nombreuses manifestations accompagnent l'exposition : **le Singapour Festivals (08/10 – 28/11) présente la création artistique de Singapour et également Bienvenue chez les Peranakan – Vacances de la Toussaint à Singapour avec des ateliers, spectacles, projections et visites contées (23/10 – 31/10).**

Autre événement exceptionnel, dans le cadre de sa première participation à la Nuit Blanche, le musée du quai Branly invite le public à découvrir l'exposition en avant-première, le 2 octobre, de 19h à 01h, en accès libre et gratuit.

* LES PERANAKAN

* Une culture mixte

Le terme Peranakan fait référence aux marchands d'origine chinoise ou indienne et à leurs descendants, qui se sont installés dans la région malaise, carrefour commercial de grande importance.

Il est très probable que ces marchands aient épousé des femmes de la région. Plus tard, les nouveaux arrivants chinois se marient non pas avec des indigènes, mais à de jeunes femmes issues de familles peranakan locales contribuant ainsi au rayonnement de cette culture.

La culture peranakan est métissée, partagée entre la culture chinoise, malaise, et plus tardivement, celle des colons (en particulier) européens et britanniques. Elle conserve certains rites chinois, comme la célébration des cycles de la vie – naissance, mariage, mort –, des rites qui contrastent avec d'autres éléments purement malais, comme la consommation du bétel.

La cuisine, les arts de la table, les vêtements et la langue, qui mêle malais et hokkien, sont quant à eux de véritables éléments qui mélangent les deux cultures.

Trois catégories d'objets illustrent parfaitement le goût des Chinois peranakan : **les porcelaines**, fabriquée spécialement en Chine pour le marché peranakan, **les broderies de perles** confectionnées à partir de perles importées d'Europe, et **le mobilier**, avec des pièces richement sculptées de motifs d'inspiration chinoise et européenne, les détails rehaussés d'or. Ils transforment également des objets d'origine non peranakan pour en faire un objet unique propre à la communauté. Ces modifications pouvaient être très simples ou très sophistiquées.

* L'origine des Peranakan



Mariée Chinoise Peranakan le premier jour de la cérémonie

© Lee Hin Ming Collection, courtesy of National Archives of Singapore

Le terme malais Peranakan - qui signifie « enfant de » ou « né de » - est utilisé pour faire référence aux enfants de ces couples mixtes. Par extension, il désigne les différentes communautés d'immigration ancienne en Asie du Sud-est, qui ont incorporé de nombreux aspects de la culture malaise dans leur culture.

Il existe une large communauté peranakan allant de Penang, au nord-est de la péninsule malaise, jusqu'à l'extrémité est de l'Indonésie, en passant par Java et Sumatra. A propos de la communauté Singapourienne, trois lieux doivent être mentionnés : **Malacca, Penang et les îles indonésiennes de Riau**. En effet, les premières traces de migration chinoise ont été notées dès le XVI^e siècle près de Malacca, les britanniques colonisèrent l'île de Penang en 1786, et l'archipel de Riau est devenu un gigantesque entrepôt commercial.

Lors de leur arrivée à Singapour, les Chinois peranakan sont majoritaires. Ils n'éprouvent alors pas le besoin de s'identifier en tant que groupe distinct. Mais dès 1840, des vagues d'immigration venant de Chine affluent à Singapour. L'identité peranakan naît alors de la réaction de ces « Chinois des Détroits » face à cet afflux d'autres Chinois. Ils inventent un terme péjoratif pour désigner ces nouveaux arrivants : *Sikeh*, ou *Totok*, soit « nouvel invité ».

De nombreuses familles peranakan s'enrichissent durant la deuxième moitié du XIX^e siècle, lors du boom économique qui suivit l'ouverture du Canal de Suez. Cette période de croissance économique perdure jusque dans les années **1920, considérée comme l'âge d'or des Peranakan**, et par conséquent de leur culture rituelle et matérielle.

Les Peranakan comprennent plusieurs groupes ethniques d'origines indiennes et chinoises. **L'exposition, qui présente la collection unique au monde du musée Peranakan, se concentre sur les Peranakan aux origines chinoises et malaises – les Baba – qui forment le groupe le plus large.**

Après la Seconde Guerre mondiale, les grandes habitations où des familles baba de plusieurs générations vivaient ensemble sont vendues et délaissées au profit d'appartements individuels. L'influence de cette communauté commence à décliner.

Les objets décoratifs, les parures et les mobiliers luxueux transmis de père en fils sont alors dispersés ou abandonnés ; ils ne correspondent plus à la mode et aux intérieurs des années 60, ni fonctionnellement ni esthétiquement. La culture baba étant menacée de disparition, les conservateurs malais commencent à collecter des objets. Dans les années 1980, ces objets sont vendus aux enchères. **Les Baba, pour faire revivre leur culture, produisent aujourd'hui des pièces de théâtre, des œuvres littéraires et poétiques, de la musique.**

* Le phénomène peranakan

Les origines du phénomène peranakan

A l'époque de l'émergence de la communauté peranakan, quand les premiers négociants viennent commercer en Asie du Sud-est, les Chinois commercent et travaillent avec des peuples de religion, culture et avec des conditions de vie différentes. Ils s'adaptent au mode de vie des populations locales, et sont en retour largement acceptés par celles-ci comme acteurs précieux d'un immense réseau commercial. La croissance des communautés peranakan débute lorsqu'elles adoptent la langue locale. Le malais finit par prévaloir dans l'archipel. Cette langue va être la langue maternelle des enfants chinois élevés et nés dans la région, mais n'a pas de connotation nationale. Elle n'est employée ni comme un dialecte chinois local, ni comme un moyen d'assimilation avec le peuple malais. Ils la choisissent donc en conscience comme base de communication, dans leur vie personnelle comme collective.

Une nouvelle phase d'expansion débute lorsque ces communautés deviennent les sujets de ce qu'on peut appeler les nouveaux empires nationaux. Les Peranakan deviennent alors un groupe distinct aux relations privilégiées avec les néerlandais. Il est en effet dans leur intérêt de préserver la communauté chinoise de la région et de faire d'elle un partenaire non seulement pour le commerce dans la région, mais aussi avec la Chine.

Face à une Chine nationaliste

La communauté peranakan devient consciente de sa position d'intermédiaire en pleine montée du nationalisme en Chine. Ils sont fiers de se considérer comme chinois et nombreux sont ceux prêts à répondre aux demandes d'une nouvelle Chine.

Pour les *Totok*, ou *Sinkeh*, ces chinois récemment émigrés de Chine, l'idée de renverser les mandchous et restaurer les Hans au pouvoir est particulièrement excitante, et cet engouement finit par peser sur les Peranakan, même si leur identité se rapproche plus de la Chine traditionnelle. Cette situation marque un tournant majeur dans les relations entre les Peranakan et les *Totok*. Jusqu'à présent, les Peranakan ont été en mesure d'aider les *Totok* qui travaillent pour eux.

En créant un pont entre le gouvernement colonial et les nouveaux immigrants, le statut et l'identité des Peranakan sont respectés des deux côtés, leur donnant le sentiment d'appartenir à une vraie communauté au sein d'un pays étranger, sentiment que les nouveaux arrivants ne connaissent pas. Ainsi, dès les années 20, la pression monte pour que les Peranakan se rangent du côté des nationalistes chinois. Cette pression prend plusieurs formes, mais les plus visibles sont l'éducation (des journaux chinois et des écoles enseignant uniquement en chinois sont créés), et la croissance rapide des échanges entre la Chine nationaliste, la Malaisie britannique et les Indes néerlandaises.

La seconde guerre mondiale provoque un changement encore plus net. Lors de l'invasion japonaise, être *Totok* ou Peranakan n'a plus la moindre importance. Pendant les trois ans et demi d'occupation, il n'y a plus aucune protection de la part des néerlandais et des anglais. Cette période est un changement radical et traumatisant pour la communauté peranakan.

Le temps de la décolonisation

La décolonisation du Sud-est asiatique a marqué une étape importante pour la communauté peranakan. Les Peranakan doivent alors s'interroger sur leur position et faire des choix, qui vont de l'acceptation d'une nouvelle nationalité au réalignement avec la population chinoise. C'est ainsi que l'embryon de la nation peranakan est dispersé.

Dans le contexte post-colonial, on s'efforce de restaurer la communauté peranakan comme lien entre les nationaux et les nouveaux immigrants.

La Chine et les Peranakan

Le phénomène peranakan tient une place particulière dans la formation de l'Etat chinois moderne. Son apparition remet en question de façon implicite l'universalité de la civilisation chinoise. Les Qing ne découvrent que tardivement l'existence des communautés peranakan en Asie du Sud-est.

Les diplomates envoyés y trouvent des communautés chinoises bien établies, prospères et fières de se définir comme chinoises. La cour Qing est fascinée de voir que ces hommes prospères émettent le souhait d'être reconnus par le pouvoir impérial et traités comme des individus importants. Toutefois, les plus pauvres, ayant récemment quitté la Chine, sont plutôt hostiles à la domination mandchoue dans leur pays natal et ne partagent pas cet empressement.

Le soutien accordé à Sun Yat-sen lors de sa visite en Malaisie vient moins des riches Peranakan que des nouveaux arrivants. Ces derniers embrassent volontiers la cause nationaliste et l'idée de chasser les Mandchous du pouvoir. Mais les Peranakan sont partagés : ceux qui ont reçu une éducation moderne et possèdent un certain sens de leur identité nationale sont attirés par Sun Yat-sen et ses partisans. Ils les voient comme un processus de modernisation par lequel ils sont eux-mêmes passés, mais les relations privilégiées avec le pouvoir colonial et l'intérêt que leur porte la cour Qing placent beaucoup d'entre eux dans une position délicate.

Parmi les Peranakan, l'idée de la Chine est également en pleine mutation. Ils ont jusqu'à présent préservé leur identité grâce aux coutumes, fêtes, pratiques et rites hérités de la culture chinoise. Mais le nouveau sentiment d'identité nationale insufflée aux Peranakan a diverses conséquences. Certains retournent en Chine pour servir les Qing, d'autres s'associent à la cause révolutionnaire de Sun Yat-sen, d'autres expriment leur soutien pour une modernisation de la Chine, dans les domaines du commerce et de l'industrie.

* Le rôle de l'Etat colonial

La culture peranakan se perpétue grâce à l'exposition croissante d'objets de leur culture, à la réputation de leur cuisine et à la diffusion de pièces de théâtre, sur scène et à la télévision. Ces objets ne sont que les signes extérieurs d'un réseau complexe de relations économiques, sociales et politiques qui l'ont définie et façonnée en une communauté d'élite se distinguant des autres par ses relations avec la communauté chinoise et la société coloniale au sens large.

Ce fut le colonialisme britannique qui donna l'opportunité aux Peranakan de s'enrichir et d'établir leur prédominance sur la communauté chinoise.

Le colonialisme et la naissance de la communauté peranakan

Seah Eu Chin évoque, en 1848, la communauté peranakan : un millier d'hommes forme une communauté clairement définie et homogène, travaillant principalement dans le commerce et se distinguant des nouveaux immigrants arrivés de Chine après 1840.

Une relation de symbiose s'installe entre ces personnes et les négociants et administrateurs britanniques. Plus tard, les autorités coloniales doivent s'assurer du soutien des Chinois nés à Malacca pour administrer la colonie. En effet, elles n'ont pas les fonds suffisants pour employer les policiers, ni les fonctionnaires nécessaires au bon fonctionnement de la colonie, et ne parlent ni l'*hokkien* ou les autres dialectes chinois, ni n'ont une réelle connaissance du malais.

Il est donc impératif de se tourner vers les chefs locaux pour qu'ils administrent leur propre communauté. Les Peranakan, proches des autorités locales et familiers de la société, sont naturellement choisis.

La création d'une identité peranakan

Une relation de symbiose et de compétition se développe entre Peranakan et *Sinkeh*, obligés de s'adapter au fait que les Peranakan gèrent les temples, clans et associations de bienfaisance, et contraints de se tourner vers les entreprises gérées par ces mêmes « Chinois de Malacca ».

Les Peranakan, de leur côté, s'appuient sur la main-d'œuvre des *Sinkeh*, mais intègrent aussi des membres de leur communauté dans des alliances mixtes.

Cette mainmise économique s'appuie sur des bases solides, à savoir un réseau de clans et leur parenté avec des négociants de Melaka, de Penang et d'autres ports.

Tout cela permet aux Peranakan de rassembler les capitaux et de s'approprier les compétences nécessaires pour créer leurs propres compagnies de navigation, afin de faire commerce dans la région, puis avec leur pays d'origine.

Les Peranakan se distinguent des Chinois ayant récemment émigrés, et se sentent, au niveau identitaire, plus proches des britanniques. Ils se plaisent à imiter les colons anglais et aspirent à obtenir le statut, voire à devenir Anglais. Ils restent cependant ambigus par rapport à leurs racines chinoises, **donnant ainsi naissance à une identité unique fondée sur une culture hybride.**

Ils oscillent entre la manifestation publique de leur loyauté envers les Britanniques, et en privé, l'adhésion à un mode de vie très codifié, basé sur une conception stricte de la structure familiale traditionnelle.

La lutte contre les triades renforce la collaboration entre pouvoir colonial et peranakan, ces derniers recevant parfois des titres coloniaux tels que juge de paix, officier, commandeur ou chevalier commandeur de l'Empire britannique, s'insérant encore d'avantage dans la structure politique coloniale.

Vers la fin du XIX^e siècle, un envoyé de l'empereur Qing fit campagne pour sensibiliser la communauté peranakan à son pays d'origine et l'exhorter à le soutenir activement. Ainsi, la Chine demandait aux Peranakan de renouer avec un sentiment d'appartenance. Mais les Peranakan sont une communauté anglophone domiciliée à Singapour ayant davantage de point commun avec d'autres groupes anglophones.

Les Chinois des Détroits mènent campagne pour obtenir des droits politiques au sein de l'Etat colonial. Ils sont en effet perçus comme des sujets chinois, soumis aux lois chinoises concernant la nationalité. Ils doivent alors plaider leur cause, en revendiquant le droit à être des sujets britanniques. **La reddition du général anglais au général japonais Yamashita Tomoyuki signe la fin de l'âge d'or de la culture peranakan.**

C'est en réponse à l'impérialisme britannique que les Peranakan se constituent en communauté avec une identité distincte. Ce phénomène prend racine lorsqu'ils saisissent l'opportunité de travailler avec les colons pour faire progresser leurs intérêts économiques et politiques.

A cette époque, les Peranakan sont plus un groupe économique et politique qu'un phénomène culturel, conséquence de l'ambiguïté des Peranakan quant à leurs racines et leurs traditions ancestrales, alors qu'ils s'efforcent d'imiter le style de vie et d'acquérir les valeurs des colons anglais.

C'est donc la capacité des Peranakan à créer des ponts entre les mondes des affaires locales et coloniales qui fait leur spécificité, ainsi que leur contribution au développement de Singapour, qui, de simple comptoir de la Compagnie des Indes orientales devient un port colonial puissant considéré, un temps, comme l'un des joyaux de l'Empire britannique.

* LE PARCOURS DE L'EXPOSITION

La culture baba s'est matérialisée en partie par un art de vivre dont le foyer était le cœur et le signe visible le plus important. Aussi la **maison baba est-elle le fil directeur retenu pour l'exposition *BABA BLING, signes intérieurs de richesse à Singapour***. Elle est le **témoin le plus concret de l'identité culturelle des Baba**, tant par son architecture et ses couleurs que par l'agencement des pièces et des objets.

Le parcours est organisé en « period rooms » avec une scénographie originale reposant sur l'évocation et la création d'atmosphères particulières propres à cette culture. En effet, le **choix des couleurs** (rose et vert notamment), **l'aménagement et la décoration** des pièces par des mobiliers et objets « métisses » **mixant style chinois, européen et malais**, sont représentatifs du mode de vie des Baba et de l'histoire très particulière de cette communauté.

Chaque pièce ainsi reconstituée vise à provoquer chez le visiteur des effets de surprise, l'objectif étant de plonger celui-ci dans une ambiance très personnelle et intime pour une pleine immersion dans l'univers baba.

La scénographie conçue par Nathalie Crinière favorise l'immersion dans cette culture vivante alternant effet de réalité et aspect excentrique ou fantaisiste : formes variées des pièces, percées, escaliers et fenêtres de part et d'autres, végétation, niveaux de perspectives différents, mélanges de couleurs, etc.



Couple de mariés chinois peranakan et leurs pages.
© Courtesy of National Heritage Board

Au fil de sa découverte, le visiteur traverse des salles conçues selon une **logique fonctionnelle** (identification d'un ensemble d'objets à une pièce spécifique de la maison baba), d'autres selon une **logique thématique** (la fête du mariage, les cadeaux, les préparatifs), d'autres enfin suivent une **logique formelle et accumulative** (les bijoux, les mules perlées, les textiles brodés, la vaisselle, etc.).

La maison peranakan

Les premières habitations peranakan sont des maisons à terrasses construites au XIX^e siècle à Malacca. Elles sont étroites (environ 6 mètres de façade) et très profondes (de 35 à 50 mètres), avec des puits d'aération ou des cours intérieures pour laisser entrer l'air et la lumière.

Une maison peranakan traditionnelle est habituellement composée d'un vestibule où trône l'autel dédié à la divinité protectrice de la famille, d'un hall consacré à la vénération des ancêtres, d'une salle à manger et d'une cuisine. La famille dort à l'étage. La chambre la plus grande se trouve à l'avant de la maison et donne sur la rue. Outre ces maisons à terrasses, les Peranakan les plus fortunés font construire des résidences et des villas dans le style colonial. Ils tentent cependant de conserver la disposition traditionnelle des pièces, même au sein de ces structures nouvelles.

Ces demeures accueillent de nombreuses fêtes et cérémonies à l'occasion des naissances, mariages ou enterrements.

Avec la modernisation et les changements de modes de vie, beaucoup de familles peranakan ont fait le choix de vivre dans des maisons plus petites et plus contemporaines.

* Le *Thia Besar*, salle de réception



Pintu Pagar

© Collection of the Asian Civilisations Museum, Singapore

Passer le *pintu pagar* (portes battantes de l'entrée d'une maison traditionnelle peranakan) permet de pénétrer dans l'intimité de la communauté peranakan.

Le *Thia Besar* présente du mobilier peranakan : autels, fauteuils, tables basses, paravents, etc.

Un *pintu pagar* ouvre ce hall des maisons traditionnelles peranakan. C'est une porte typique à deux battants qui permet de réguler la ventilation, tout en offrant intimité et sécurité.

Cette pièce rare ci-contre est finement sculptée et dorée des deux côtés, alors que la plupart d'entre elles ne sont décorés que d'un côté. La partie supérieure est toute en courbe, style très populaire à Singapour. Ce *pintu pagar* est orné d'un mélange de motifs chinois et européens sculptés, lions, fleurs, écureuil et vase, et agrémenté de verre moulé au milieu des grands panneaux ajourés. A bien des égards, il symbolise la richesse des familles peranakan.



Banc en bois

© Collection of the Asian Civilisations Museum, Singapore
Purchased with funds from Mr and Mrs Lee Seng Tee

On trouve également dans le hall des banquettes en bois, travaillées dans des essences variées, telles le teck, le *chengal*, le *nan mu* ou le bois noir. De nombreux Peranakan les font fabriquer à partir d'un arbre de leur propriété, et les commandent par paire, qu'ils placent ensuite face à face dans une pièce ou un couloir. Ils peuvent être également utilisés en cuisine, où les Nonya (femmes peranakan) s'assoient pour broder, servir de support pour repasser ou se transformer en lit d'appoint le soir venu. De nombreuses femmes refusaient d'en acheter si elles ne connaissaient pas leur origine, craignant qu'il n'ait servi de couche à un mort lors de précédentes obsèques, une pratique courante à l'époque.

Portraits des ancêtres

Dans les maisons peranakan, les portraits ne sont pas considérés comme décoratifs car il s'agit souvent de portraits d'ancêtres ou commémoratifs. La religion peranakan est un mélange de taoïsme, de confucianisme, de culte des ancêtres et de religion populaire chinoise. Les Peranakan croient que si les esprits de leurs ancêtres sont bien traités, ils apporteront richesse et chance à la famille. Durant les cérémonies religieuses, ces portraits servent à invoquer la présence des ancêtres décédés.

Les premiers portraits d'ancêtres peranakan sont peints dans le même style que ceux que l'on peut trouver en Chine. L'ancêtre est généralement représenté assis sur une chaise et portant la robe chinoise traditionnelle. Avec l'introduction de la photographie commerciale à Singapour dans les années 1840, les portraits photographiques d'ancêtres deviennent plus abordables et se généralisent.

Les changements vestimentaires immortalisés par ces portraits, du style chinois au style occidental, illustrent l'essor des échanges entre la communauté peranakan et l'élite coloniale britannique, et donnent à voir l'évolution des goûts et des modes de vie. La coutume veut qu'on accroche les portraits d'ancêtres dans l'entrée des maisons peranakan. Les portraits d'ancêtres vont généralement par deux, celui du mari et celui de la femme. Les couples se font photographier peu de temps après leur mariage, puis leurs portraits sont entreposés. Ils ne sont accrochés dans la maison qu'à leur décès.

* Hall des ancêtres

Pour désigner cette pièce, les Peranakan utilisent le terme de *rumah abu*, qui signifie littéralement « maison des cendres », en référence aux cendres de l'encens et des papiers brûlés en l'honneur des ancêtres. Le *rumah abu* (hall des ancêtres) est habituellement situé au cœur de la maison. C'est l'endroit où la famille conserve son autel des ancêtres, placé en son centre. C'est un lieu sacré et seuls les membres de la famille sont autorisés à entrer.

Les portraits d'ancêtres, appelés *gambar abu*, sont accrochés aux murs. Lors des grandes occasions, les membres de la famille se réunissent dans cette pièce pour honorer leurs ancêtres et leur demander conseil. Les rites liés au culte des ancêtres ont lieu aux dates anniversaires de la naissance et de la mort des ancêtres importants, au jour de la commémoration des défunts (*Cheng Beng*) et jour du Nouvel An chinois.



Portraits de Monsieur Tan Soo Bin.
© Collection of the Asian Civilisations Museum,
Singapore. Don de Mme Rosalind Tay Li Lian.



Portraits de Madame Tan Soo Bin.
© Collection of the Asian Civilisations Museum,
Singapore. Don de Mme Rosalind Tay Li Lian.

L'accroissement démographique, ainsi que les changements sociaux et économiques ont poussé les Peranakan à s'installer dans des maisons plus petites ou plus modernes. De nos jours, les familles aisées ont conservé leur *rumah abu* même si elles ont déménagé, et y reviennent lors des grandes occasions afin de vénérer les ancêtres. La plupart des familles installent des autels plus petits souvent dans le salon de leurs nouvelles maisons, ou bien ils déplacent leurs tablettes commémoratives au temple du clan, où elles sont conservées avec celles d'autres membres de la communauté.

Le culte des ancêtres

Le culte des ancêtres est essentiel dans la culture traditionnelle peranakan. Adhérant à la conception confucéenne du dévouement envers les parents, les Peranakan entretiennent un profond et fidèle respect envers leurs ancêtres. Ils reconnaissent les efforts et les sacrifices des générations précédentes pour la réussite de leur famille et rendent hommage à cet héritage.

Les Peranakan pensent que leurs ancêtres continuent à vivre dans l'au-delà et que leur existence n'est pas différente en substance de leur vie sur terre. Les ancêtres ont toujours besoin d'argent et de biens matériels : il convient donc de s'assurer qu'ils ne manquent de rien. À cet effet, des offrandes sont brûlées lors des funérailles et des fêtes importantes. Parmi les offrandes, on pouvait trouver des faux billets, ainsi que des représentations en papier de vêtements, d'objets domestiques et même de voitures et de maisons. De nos jours, les offrandes comportent même des reproductions de cartes bancaires et d'ordinateurs.

Un autre devoir filial très important consiste à implorer les dieux pour le bien-être et la progression des ancêtres dans la vie après la mort. Ces prières servant à rendre plus aisé le passage vers l'autre monde, elles sont particulièrement importantes juste après la mort d'un proche.

Les Peranakan pensent que les ancêtres continuent à jouer un rôle actif dans les intérêts de la famille et qu'ils peuvent influencer les affaires de leurs proches restés en vie. Il est par conséquent de première importance de les consulter avant de prendre une décision familiale majeure comme, par exemple, de se lancer dans une nouvelle activité commerciale. Les jours de fête, comme le Nouvel An chinois, le jour de la Commémoration des défunts, des offrandes de nourriture et de boisson - souvent parmi elles les aliments préférés du mort - sont placées pour les ancêtres sur la petite table qui est habituellement cachée sous la table principale de l'autel.

L'autel des ancêtres

L'autel des ancêtres est au cœur des cérémonies dédiées aux ancêtres de la famille. Le sanctuaire miniature, appelé *kum*, élément le plus important de l'autel, se trouve au centre de la table. Il renferme les tablettes qui commémorent chaque ancêtre. Les Peranakan voient ces tablettes comme des vecteurs de communication avec les esprits de leurs ancêtres. Le *kum* n'est ouvert qu'au moment où les rites sont pratiqués.

Une lampe à huile doit brûler en permanence, à la fois pour allumer l'encens quotidien en hommage aux ancêtres et pour symboliser le dévouement constant des vivants envers ces derniers. L'autel des ancêtres est toujours paré d'objets en argent et en porcelaine bleue et blanche, couleurs associées à la mort et au deuil.



Maison des esprits pour les tablettes des ancêtres en bois de cèdre blanc recouvert de dorures
© Collection of the Asian Civilisations Museum, Singapore

Les offrandes alimentaires comprennent des mets de saison et des plats de fête. Souvent, les aliments ou autres délicatesses préférées de tel ou tel ancêtre, comme des cigares ou du brandy, sont également offerts. Lors de la célébration, les ancêtres sont appelés à descendre du paradis pour participer au repas lors du *chia abu* (invitation des cendres). Après un moment, on demande aux ancêtres s'ils sont satisfaits. Leur réponse s'exprime à travers la consultation des *paks puay* ou pierres divinatoires. Les pierres sont lancées en l'air : si elles tombent face contre terre, la réponse est non ; si elles tombent face vers le ciel, cela signifie que les ancêtres rient et ne veulent pas être dérangés. C'est seulement lorsque les pierres retombent une face à terre et l'autre face vers le ciel que la réponse est considérée comme positive et que les membres de la famille peuvent commencer à profiter des festivités.



Plat aux conques et chrysanthèmes
© Collection of the Asian Civilisations
Museum, Singapore

Religion et croyances peranakan

À l'origine, les Peranakan ont adopté les pratiques religieuses et croyances de leurs ancêtres d'Asie et de Chine du Sud : un mélange de croyances populaires, de culte des ancêtres, de confucianisme, de taoïsme et de bouddhisme. Ces croyances encadrent les aspects spirituels et matériels de leurs vies. Au fil du temps, les Peranakan ont intégré des croyances empruntées à d'autres communautés locales. Ils ont également fait évoluer leurs propres traditions et coutumes, les différenciant de celles existant en Chine.

Bien que les Peranakan aient adopté les us et coutumes locaux, les pratiques religieuses chinoises demeurent un marqueur important de leur identité. Avec l'accroissement démographique de la communauté, les moines et prêtres chinois affluent de Chine et de nombreux temples sont construits parmi les premiers grands édifices publics. Le temple *Cheng Hoon Teng* à Malacca, le plus ancien des temples en usage sur la péninsule malaise, fut fondé au début du XVII^e siècle par le chef de la communauté peranakan *Kapitan Tay Kie Ki*.

Durant la période coloniale, les Peranakan ont largement maintenu leurs pratiques religieuses traditionnelles. Cependant, à partir de la fin du XIX^e siècle, avec une accélération après la Seconde Guerre mondiale, le déclin économique et la modernisation des idées et des modes de vie entraînent une simplification, voire un arrêt, des pratiques rituelles et des cérémonies traditionnelles. Certains Peranakan se convertissent au christianisme, beaucoup d'autres se tournent vers des interprétations plus canoniques du bouddhisme ou du taoïsme, abandonnant les aspects rituels de la pratique religieuse traditionnelle.

* La cuisine et la gastronomie

La tradition culinaire unique des Peranakan est devenue un emblème culturel réputé. Le mélange raffiné d'ingrédients et de styles culinaires venant de Malaisie, de Chine et d'Inde est la marque savoureuse d'une fusion réussie, patiemment élaborée au fil du temps. La cuisine peranakan mêle diverses influences culinaires - chinoise, malaise ou l'indienne - pour former un ensemble éclectique et caractéristique que les épices et les herbes aromatiques de la région viennent encore enrichir. On note des différences entre la cuisine de Malacca, de Singapour et de Penang, celle de Penang étant influencée par les saveurs épicées des cuisines thaïe et birmane.

Chaque famille a ses propres recettes qu'elle garde jalousement et se transmet de génération en génération. La cuisine la plus authentique, donc liée aux souvenirs et à l'histoire personnelle de chaque individu, est celle que l'on mange chez soi.

Traditionnellement, on apprend à cuisiner en travaillant sous les ordres d'une grand-mère, d'une mère ou d'une tante, le plus difficile étant d'accorder une attention de tous les instants aux plus petits détails de la préparation. Les Nonya se transmettent leurs connaissances oralement, les recettes étant apprises par cœur.

L'un des plats peranakan le plus réputé est le *buah keluak*, préparé à base de poulet en sauce, mijoté avec la chair d'une grosse noix (*pangium edule*) mélangée à des herbes et à un émincé de porc très fin. Le tout est farci dans la coquille de la noix pour la cuisson. L'arôme et la texture du plat obtenu se rapprochent de ceux d'une tapenade épicée.

Les condiments et les sauces sont également essentiels. Le plus répandu d'entre eux est le *belachan*, une pâte de crevettes fermentées relevée, qui est utilisée comme ingrédient dans les plats, mais aussi mélangée à des piments et à du jus de citron vert pour être consommée comme condiment.

Les différents mélanges d'épices (*rempah*), base des plats comme les currys, doivent être préparés avec un mortier adéquat. Bien qu'aujourd'hui les mixeurs électriques soient de mise, l'écrasement manuel, bien que laborieux, reste la meilleure méthode pour exprimer les huiles naturelles et les arômes des épices et des herbes.

Les desserts peranakan sont tout aussi élaborés et colorés. Ils sont généralement réalisés avec de la farine de riz, de la noix de coco, du sucre de palme et des colorants naturels, comme par exemple le *onde onde*, boules vertes de farine de riz fourrées de sirop brun de sucre de palme et recouvertes de noix de coco râpée.

La salle à manger

La salle à manger est riche d'informations sur la culture et les traditions peranakan. On retrouve dans de nombreux foyers peranakan un élément de mobilier commun : le *tok panjang* ou « table longue ». Celle-ci était utilisée lors des grandes occasions comme les mariages et anniversaires, lorsqu'un grand nombre de plats sont servis. Les amis proches et les membres de la famille éloignée se réunissent autour du *tok panjang* pour partager ces banquets. Cet usage reflète l'importance accordée par les Peranakan à la famille et aux liens communautaires.

Les repas pris autour de tables longues renvoient à l'usage européen, les repas familiaux traditionnels chinois se déroulant autour de tables rondes ou carrées, mais jamais autour de longues tables.



Vaisselle

© Collection of the Asian Civilisations Museum, Singapore



Cuillers aux motifs de phénix et de pivoines sur fond blanc

© Collection of the Asian Civilisations Museum, Singapore

Le mobilier et les accessoires utilisés durant les repas reflètent diverses influences culturelles. Les chaises, les tables et les buffets sont souvent de style européen, tout comme les verres à vin et à liqueur. Les décorations de table comme les surtouts colorés sont également de fabrication européenne. Certaines familles, qui apprécient particulièrement les traditions occidentales, accrochent même des trophées de chasse à leurs murs.

Les manières de table peranakan étaient très peu conventionnelles, mélangeant les styles malais, chinois et européens. Chacun peut choisir de manger avec les doigts, avec des baguettes ou des couverts à l'européenne, et ce au cours du même repas. On trouve généralement sur la table des bols d'eau pour ceux qui préfèrent se servir de leurs doigts pour manger.

La cuisine

La cuisine est située au cœur du foyer et occupe une place centrale dans les activités domestiques qui comprennent, outre la préparation des repas, la lessive et le repassage, la couture et les soins aux enfants. C'est le domaine des femmes de la maison et le lieu de réunion avec les amies proches.

La cuisine donne sur une cour fermée et ensoleillée. Recouverte de dalles de granit qui peuvent être lavées à grande eau, c'est le lieu où l'on prépare le poisson et les volailles, lave les légumes et nettoie les ustensiles.

Parmi les instruments utilisés dans les cuisines, on trouve une grande variété de mortiers pour la préparation des épices et de nombreux récipients en céramique : marmites en terre provenant d'Inde, jarres de stockage émaillées thaïes, plateaux laqués de Birmanie... Les foyers les plus aisés emploient des cuisinières de différents peuples qui ajoutent peu à peu de nouveaux styles culinaires au répertoire peranakan.



Deux jarres de stockage vernissées de couleur verte © Collection of the Asian Civilisations Museum, Singapore

La porcelaine peranakan – célébration de la couleur

Dans les foyers peranakan, on trouve à profusion une porcelaine ornée de couleurs éclatantes et de motifs variés. Celle-ci provient probablement de la région de Jingdezhen, dans la province chinoise de Jiangxi, où elle a été fabriquée depuis le XIV^e siècle jusqu'à la moitié du XIX^e siècle.

Le style de cette porcelaine reflète le goût pour les associations de couleurs vives et les dessins élaborés. Le rose, le vert citron, le bleu ciel et le marron clair sont les couleurs dominantes des porcelaines et se retrouvent dans les *batiks*, les broderies, les ouvrages de perles, et même dans la nourriture.

Les Peranakan sont de grands amateurs de porcelaine, et les plus belles sont celles que l'on commandait spécialement pour les grandes occasions, mariages ou anniversaires par exemple. Elles se distinguent par leurs couleurs originales, leurs motifs peints avec raffinement et leur décor recherché, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'objet, appelé *in-and-out*. Certaines pièces se distinguent en portant le nom de leur propriétaire.

Les motifs reproduits sont des symboles traditionnels chinois de bon augure : le phénix (l'impératrice), les pivoines (la richesse et l'honorabilité), les chauves-souris (le bonheur), les grues (longue vie), le poisson (fertilité) et les huit emblèmes bouddhistes (chance).

Les Peranakan sont également très friands de porcelaine blanc-bleu, la plus répandue de toutes les porcelaines exportées vers le Sud-est asiatique. Très solide, elle sert au quotidien pour la cuisine, le repas et les offrandes faites aux ancêtres. Elle joue également un rôle lors des funérailles, ses motifs reprenant les couleurs traditionnelles du deuil.



Chupu © Collection of the Asian Civilisations Museum, Singapore

La pièce la plus typique des gammes de porcelaine fonctionnelles fabriquées au XIX^e et début du XX^e est le plat ou bol orné de bleu cobalt sous une glaçure tirant vers le gris.

Les Peranakan utilisent beaucoup de pièces portant des signes porte-bonheur, comme le caractère de longue vie ou ceux décorés de chrysanthèmes stylisés. Les porcelaines en volute de fleurs de pois de senteur sont les plus raffinées.

Vers la fin du XVIII^e et au début du XIX^e, les services à porcelaine importés d'Europe connaissent un succès grandissant auprès des familles aisées d'Asie du Sud-est. Ces objets en couleur vives, produits en masse, sont notamment utilisés lors des rassemblements formels comme les repas de noce. Jusque dans les années 1950, on trouve des services à porcelaine anglaise dans les maisons

peranakan. Elles viennent compléter l'assortiment d'objets du quotidien venus d'Europe, comme les abat-jours, les étoffes et les carreaux de couleurs qui embellissaient porche et cours des maisons.

D'autres types de porcelaine sont très en vogue chez les Peranakan, comme les porcelaines de Sekwan d'une teinte vert profond, qui sont fabriquées dans la ville du même nom, située à l'embouchure de la rivière des perles et imitant le céladon.

Certaines pièces de très grande qualité ont été commandées par centaines pour les mariages, anniversaires et fêtes. Transmises par les Nonya, elles sont entrées dans l'héritage des familles, c'est pourquoi ce type de porcelaine est plus connu sous le nom de « porcelaine Nonya ». Dans les années 1930, le déclin des fortunes de la communauté a eu pour conséquence la dispersion des grands services de porcelaine entre les membres de la famille, ou leur vente.

De nombreuses pièces de porcelaines, cuillers, pilons sont à découvrir dans cette partie de l'exposition.

Le Kamcheng

Ce récipient à couvercle est utilisé pour conserver les aliments ou servir les plats. La grande variété de tailles (de 4 à 39 cm) reflète ses diverses fonctions. Les plus grands pouvaient faire office de jarres pour l'eau, mais on pouvait aussi s'en servir pour le riz, les pickles, la soupe... Les versions miniatures étaient idéales pour les produits de beauté.

Le parfait état de la plupart des *Kamcheng* retrouvés à ce jour est la preuve de l'extrême attention qu'on leur portait. Ils étaient utilisés avec parcimonie uniquement pour les grandes occasions. Celui présenté ici est décoré des motifs habituels du phénix et de la pivoine peints dans des médaillons verts citron sur fond rose.

L'intérieur est décoré de poissons en oxyde rouge, nageant parmi les plantes aquatiques. Certains *Kamcheng* ont des arrangements inhabituels de fleurs et de phénix librement disposés et plus rarement des scènes narratives où sont représentées des silhouettes dans un paysage.



Kamcheng peint de motifs de phénix et de pivoines sur fond rose

© Collection of the Asian Civilisations Museum, Singapore

* La salle de mariage

À la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, les mariages peranakan durent douze jours. Bien que les célébrations des familles moins fortunées soient plus simples, les mariages respectent toujours les coutumes et les valeurs chinoises. Avec l'augmentation des coûts des célébrations, les mariages de douze jours ont disparu. Cependant, certains rituels sont encore observés aujourd'hui. Les cérémonies les plus importantes se déroulent sur quatre jours spécifiques au cours desquels les mariés étaient guidés par la maîtresse et le maître de cérémonie.

Traditionnellement, les mariages peranakan sont arrangés, et la compatibilité du couple dépend largement de son horoscope chinois. Les fiançailles ne sont prononcées que si les horoscopes sont favorables et si les deux familles approuvent l'union. La cérémonie du *Lap Chai*, durant laquelle on échange des présents, a lieu environ un mois avant le mariage. Les cadeaux destinés au marié comprennent habituellement des objets brodés, perlés, fabriqués par la mariée, un bon ouvrage lui garantissant le respect des femmes de sa future belle-famille.



Symboliquement et matériellement, la chambre nuptiale occupe une place centrale durant le mariage. Elle est installée dans la maison de la mariée et les cérémonies importantes de la noce s'y déroulent. La profusion des riches et nombreux ornements qui y sont accumulés, symboles de fertilité et de bon augure, lui donne un aspect tout à fait saisissant. Ces ornements nuptiaux ont pris des formes multiples, et les broderies et ouvrages de perles produits pour l'occasion peuvent, par leur raffinement, être considérés comme de véritables œuvres d'art.

Porte-monnaie de cérémonie de mariage en perles
© Collection of the Asian Civilisations Museum, Singapore

La chambre nuptiale

Jusqu'au début du XX^e siècle, dans les mariages traditionnels, les mariés ne se rencontrent pour la première fois et ne partagent leur premier repas comme mari et femme que dans la chambre nuptiale. Les meubles de cette chambre font partie du trousseau de la mariée offert par ses parents. Les fils étant les seuls à hériter des biens de la famille, le trousseau est un moyen pour les parents de subvenir aux besoins de leurs filles. Ces meubles comprennent en général un lit, une commode et une armoire. Les familles les plus fortunées ajoutent des tables de toilette, des commodes supplémentaires ou même des maisons entièrement meublées.

La chambre nuptiale et le lit sont décorés par les femmes de la famille de la mariée. Pour bénir le couple et le mariage, on installe des ornements dont les motifs et les couleurs symbolisent la chance : pendeloques pour le lit, rideaux de portes, baldaquins, nappes, tapis, fleurs, traversins et taies d'oreillers...

Les rites et rituels se déroulent dans la chambre nuptiale en présence des membres anciens de la famille. Les divinités sont elles aussi conviées, sous la forme de l'autel *Sam Kai* et symboliquement par la présence du service à *sireh* prêt à consommer. Contrairement aux coutumes chinoises, le couple de mariés peranakan peut choisir de rester dans la maison de la mariée ou de déménager dans celle du marié, cette dernière pratique étant cependant la plus courante.

Une des pièces les plus impressionnantes de cette salle des mariages est sans conteste le lit nuptial. Situé au centre de la pièce, le lit de cérémonie à baldaquin ci-contre aurait été fabriqué à l'époque où le mariage durait encore 12 jours, il est typique de Penang. Proche de lits fabriqués à Malacca et Singapour du point de vue de la forme, il s'en dissocie au niveau des sculptures, notamment sur la façade.



Lit de cérémonie à baldaquin (Ranjang Kahwain)
© Asian Civilisation Museum 2008

De nombreux motifs d'oiseaux, de fleurs, de rongeurs, insectes et créatures aquatiques sont représentés. Les lits nuptiaux figurent parmi les plus grands meubles des riches maisons peranakan. Les décors sont chargés, et ils sont somptueusement ornés de broderies et décorations en perles. Les petites pièces brodées spécialement pour agrémenter le lit présentent des motifs de fertilité, symboles de l'espoir en la naissance de nombreux héritiers pour perpétuer le nom de la famille.

Broderies et ouvrages de perle nuptiaux

Les broderies et ouvrages de perles jouent un rôle essentiel lors de la célébration du mariage peranakan, pour lequel on sort les plus belles pièces. La mariée en fabrique certaines elle-même, suivant en cela la tradition chinoise. L'habileté d'une jeune fille dans les arts domestiques comme les ouvrages d'aiguille, de broderie et la cuisine est en effet une qualité impérative pour une belle-fille.

La majorité des broderies et ouvrages de perles peranakan datent de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle, période où certaines familles étaient assez riches pour faire fabriquer des articles sur commande. Il s'agit généralement de grandes pièces de broderie comme les vêtements de mariage, les tentures et les couvre-lits, les rideaux de portes et le linge d'autel. Celles-ci sont brodées par des artisans spécialisés du sud de la Chine, les franges et les glands de perles étant souvent ajoutés à leur arrivée en Asie du Sud-est. Les pièces les plus petites - napperons pour table à thé, taies d'oreillers et traversins, décorations pour le lit nuptial, vases, porte-peignes et mouchoirs de cérémonie - peuvent être fabriquées par les mariées elles-mêmes.

Colorées, recherchées et d'une grande finesse, les broderies embellissent de nombreux objets. Le point de satin, qui consiste à coudre de façon compacte des points de différentes longueurs sur le support, est le pilier de la broderie traditionnelle chinoise, et également l'une des caractéristiques récurrentes des arts textiles peranakan. Parfois, un point fait à partir de fil métallique est inséré, ainsi que d'autres ornements comme les paillettes et les perles.

Une nappe brodée de perles finement ouvragée

Exécutée au début du XX^e siècle et ayant appartenu à une famille de Malacca, cette nappe perlée, pièce unique par sa qualité et son format (1,60m x 1,60m), est représentative du style très particulier des broderies de perles réalisées par les artisans de Malacca. Composée de plus d'un million de perles de verre (64 perles par cm²) de couleurs différentes et cousues sur un support en coton, bordée de fil d'or, on estime qu'elle a nécessité un an de travail.

Comme le voulait la tradition, cette nappe recouvrait le *choon tok* ou « table de printemps » dans la chambre des mariés, lors du douzième jour d'un mariage coutumier peranakan.

Les familles des mariés installaient sur cette table leurs plus beaux plats d'argent et de porcelaine remplis de desserts traditionnels, cafés et thés. Les jeunes mariés consommaient alors ces délices et se nourrissaient l'un l'autre.



Quoique inspirés par des images victoriennes, très en vogue en Asie au début du XX^e siècle, les motifs représentés sur cette nappe brodée de perles sont particulièrement originaux et sont clairement liés à la culture asiatique : ainsi des oiseaux, des fleurs et papillons qui symbolisent l'abondance, la prospérité, la grâce et l'harmonie.

Pièce maîtresse du Peranakan Museum de Singapour, cette nappe perlée peranakan a rejoint les collections du musée en juillet 2009, après avoir été restaurée avec le soutien de la Fondation BNP Paribas et de BNP Paribas Singapour.

La restauration minutieuse de cette nappe a consisté à renforcer la tenue des perles sur le support en coton ainsi que sur les bordures et franges, et à réparer les éléments de soieries abîmés. Elle a été conduite sous l'égide des services de restauration du Peranakan Museum, en collaboration avec les ateliers anglais Plowden & Smith.

Ayant retrouvé son éclat, cette pièce exceptionnelle est depuis juillet 2009 exposée au sein des collections du Peranakan Museum. Elle est actuellement présentée au musée du quai Branly à la faveur de l'exposition « Baba Bling » organisée avec le Peranakan Museum.

***Cette nappe brodée de perles a été restaurée grâce au mécénat
de la Fondation BNP Paribas et de BNP Paribas Singapour***

* La mode nonya

Contrairement aux hommes peranakan (Baba), les femmes peranakan (Nonya) ont développé leur propre style vestimentaire, révélateur d'une culture hybride. Des photographies de Baba montrent que les générations précédentes portaient généralement des vêtements chinois, en conformité avec leurs origines. À partir du début du XX^e siècle, les Baba sont passés progressivement aux vêtements occidentaux, en particulier à l'extérieur, car ils sont souvent employés dans l'administration coloniale ou entretiennent des rapports commerciaux avec les Britanniques. Les vêtements des Nonya (*baju panjang* ci-dessous) reflètent quant à eux le syncrétisme peranakan.

Cette partie de l'exposition commence par la présentation d'un *baju panjang*, longue tunique ouverte et lâche. Des photographies de Nonya à la fin du XIX^e siècle montrent qu'il est très souvent porté à l'époque par les Peranakan comme par les communautés indigènes des Établissements des Détroits. Les nombreux changements culturels et de tendances aboutissent au début du XX^e siècle à la création de la *kebaya*, plus courte que le *baju panjang*, plus près du corps et comportant plus de dentelles et de broderies sur un tissu léger.

Les *kebayas* sont exposées selon leurs régions d'origine et les occasions pour lesquelles elles sont portées. Les différences locales sont évidentes : les Nonya de Singapour et de Malacca préfèrent les *kebayas* colorées, notamment décorées de motifs floraux, tandis que les Nonya d'Indonésie semblent apprécier les *kebayas* blanches. Certaines *kebayas* sont très gaies, brodées de personnages, d'animaux et de crustacés. Les jeunes Nonya (portent des couleurs vives, les plus âgées optent pour des teintes plus subtiles. À la solennité du deuil répond l'usage de la *kebaya* blanche, noire ou bleue. Le *baju panjang* et la *kebaya* sont associés à des sarongs en *batik* fabriqués sur la côte nord de Java, en Indonésie. Les *sarongs* les plus fins étaient de véritables œuvres d'art.

Le *baju panjang*

Le *baju panjang* (« longue tunique » en malais) est le vêtement habituel des femmes peranakan et des nombreuses autres communautés des Établissements des Détroits durant une grande partie du XIX^e siècle. Il s'agit d'une tunique ouverte à longues manches, arrivant au genou, lâche, et qui est portée raidie à l'amidon.

Les premiers *baju panjang* sont réalisés dans une toile tissée en damier, ou en *batik* orné de motifs simples. Colorés à l'aide des douces teintures naturelles de la région, ils se déclinent dans des teintes de brun, rouge et bleu foncé. À partir du début du XX^e siècle, les *baju panjang* sont réalisés dans des tissus plus luxueux comme le tulle, le velours et l'organdi pour les tissus occidentaux, ou comme la soie chinoise. Ils arborent des couleurs vives et des imprimés floraux et sont portés sur des corsages à lacets blancs (*baju dalam*). La mode du *baju panjang* chez les femmes peranakan a disparu au début du XX^e siècle avec l'introduction de la *kebaya*. Au milieu du XX^e siècle, seules les Nonyas âgées continuent à le porter.

Le *baju panjang* est retenu par les trois broches du *kerosang* et porté sur un sarong, ou sur un vêtement long sans coutures appelé *kain panjang*. Lors des grandes occasions, un foulard en batik plié, ou *saputangan*, est fixé au *baju panjang* ou simplement posé sur les épaules.



Kebaya blanc aux motifs de dragon
© Collection of the Asian Civilisations Museum, Singapore

Les bijoux peranakan

Au XIX^e et début du XX^e siècle, les Peranakan font partie des communautés les plus riches des Établissements des Détroits (Singapour, Malacca et Penang). La possession de bijoux de valeur, utilisés pour les cérémonies importantes et les événements mondains, est essentielle. Outre leurs fonctions ornementales et esthétiques, les bijoux montrent la richesse et le rang social atteint par la famille. Valeur d'échange facilement transportable, ils constituent une assurance contre les possibles revers financiers.

Aujourd'hui encore, des histoires circulent au sein de la communauté peranakan au sujet de Nonya qui auraient sauvé leur famille de la ruine ou de la famine avec des bijoux et de l'or qu'elles avaient patiemment amassés.

Les bijoux traditionnels associent des styles et techniques d'origines locale et chinoise. Les Peranakan portent une grande variété de bijoux, assortis à des vêtements de styles différents. Les bijoux de style chinois sont portés avec les costumes traditionnels de même style, d'autres vont avec les vêtements locaux ou occidentaux. Les bijoux classiques peranakan comportent souvent des motifs chinois protecteurs, comme le *qilin* (une créature mythique à l'apparence de lion) ou les divinités taoïstes protectrices contre les esprits malveillants.

Les Peranakan commandent leurs bijoux dans les Etablissements des Détroits à des artisans chinois, indiens et malais et à des bijoutiers européens ; en résulte un mélange de motifs, de formes et de techniques très diverses. Ces parures adaptées aux goûts des Peranakan inspirent de nouveaux dessins qui ont évolué au fil des modes et des aléas économiques. Le style lourd et surdimensionné des débuts a en effet laissé place à plus de légèreté et à des dessins plus modernes.



Nonya de Penang parée de bijoux
© Lee Hin Ming Collection, courtesy of
National Archives of Singapore



© Collection of the Asian Civilisations
Museum, Singapore

Cette broche en forme d'étoile est incrustée de quatre-vingt-treize diamants taillés en rond-brillant. L'élément central, composé de neuf pierres, peut être dévissé et enlevé, ce qui semble indiquer qu'on le portait séparément en bouton, bouton de manchette, voire en boucle d'oreille.

Ce détail montre que la broche doit avoir une ou plusieurs répliques. Il est fort possible qu'elle fasse partie d'un lot de broches de style *kerosang* pouvant servir d'épingles à corsage.

Cette broche peut être datée de l'époque moderne grâce à la technique de taille des diamants, utilisée pour la première fois en 1919, qui exploite au maximum la brillance et le feu du diamant.

Les mules perlées (*kasut manek*)

Ces mules ornées de perles sont portées par les femmes Peranakan avec le *sarong* et la *kebaya*. Elles étaient achetées ou cousues par les femmes pour leur propre usage ou offertes en cadeau de mariage pour de futurs époux.

Cette mode commence dans les années 20, remplaçant les mules ornées de broderies de fil d'or et d'argent que l'on portait auparavant. Les perles, appelées « rocailles », sont importées de différentes régions d'Europe, notamment de Tchécoslovaquie, d'Italie et de France.

Les pantoufles peranakan sont en général brodées de motifs chinois ou européens relevant de trois catégories : animaux, fleurs et personnages. Les motifs sont souvent des reprises de modèles existants et les dessins s'échangent activement dans toute la communauté.

Les dessins de chiens, de chats ainsi que les représentations de Betty Boop sont sûrement tirés de livres anglais de motifs pour point de croix. La pivoine classique est parfois transformée en une fleur proche de la rose anglaise.

Les Nonya prennent soin de leurs mules, en plaçant à l'intérieur des petits coussins en forme de croissant afin qu'elles ne se déforment pas. Elles les enveloppent également de tissu surpiqué de clous de girofle pour repousser les insectes.

A l'heure actuelle, les anciens *kasut manek* deviennent des objets très recherchés, gardés précieusement, à la fois dans et en-dehors de la communauté. La mode des pantoufles perlées a connu un souffle nouveau ces dernières années à Singapour et en Malaisie. Portées et appréciées par de plus larges communautés, elles ne sont plus seulement perçues comme l'expression de l'identité des Peranakan.



Paire de pantoufles à talons hauts oranges à perles décorées des motifs de Betty Boop et Mickey Mouse

© Collection of the Asian Civilisations Museum, Singapore

Jupes en batik

Les femmes peranakan coordonnent leurs tuniques ouvertes et leurs chemisiers avec des pièces en *batik* appelées *kain sarong* (jupe en forme de tube) et *kain panjang* (pièce de tissu non cousu).



Le *kain panjang* est porté sur le *baju panjang* jusqu'au début du XX^e siècle. Il laisse ensuite la place à la *kebaya*, plus courte, qui, portée sur un sarong, devient une pièce maîtresse. L'âge d'or du batik du *Pasisir* dure de la fin du XIX^e au milieu du XX^e siècle, coïncidant avec l'apogée de la communauté peranakan. Bien qu'enraciné dans les traditions locales, ce type de vêtement fut transformé par les Peranakan tant au niveau des formes que des couleurs et des motifs. Le sarong est composé d'un panneau frontal étroit (*kepala*) qui est habituellement plus foncé, et de deux pans principaux (*badan*) de chaque côté. Les influences chinoises et européennes sont apparentes dans le choix des motifs.

Du côté chinois, on retrouve des animaux, mythiques ou non, des dessins floraux et des symboles de la religion et de la philosophie chinoise. Du côté européen, les bouquets de fleurs et les rubans dominent. Grâce au développement de la teinture chimique au XX^e siècle, les batiks de Pekalongan purent offrir une vaste gamme de couleurs pastel lumineuses. Durant les périodes de deuil, toutefois, les femmes choisissaient les tons de noir, blanc et bleu.

Certains *batiks*, fabriqués ou achetés par les Peranakan, étaient signés. Cette pratique, probablement inspirée de l'habitude prise par les artistes européens de signer leurs œuvres, a été introduite à Java au XIX^e siècle par les fabricants d'origine européenne. Les signatures servent à protéger les droits des motifs et fonctionnent comme un nom de marque. Les articles en *batik* signés par des ateliers renommés étaient recherchés par les Peranakan et ont encore aujourd'hui la faveur des collectionneurs.

Kain panjang marron décoré de motifs représentant banji et des bouquets bukitans

© Collection of the Asian Civilisations Museum, Singapore

Prêt de à M. et Mme Lee Kip Lee, Singapour

* Un regard contemporain sur les Peranakan

Trois épisodes d'une série télévisée très populaire à Singapour sont diffusés dans l'exposition

(Mandarin sous-titré Français)

The Little Nonya

Cette série télévisée de 34 épisodes a obtenu un succès immédiat dès sa première diffusion en 2009. Elle relate l'histoire des Peranakan depuis 1930 jusqu'à nos jours. Produite en partie avec pour objectif de faire découvrir cette culture unique, la série met en avant l'esthétique et l'univers visuel peranakan, en s'attachant à l'histoire romanesque d'une jeune femme qui cherche à la fois l'amour et sa place dans une société peranakan en pleine mutation.

Producteur : Mediacorp

Producteur exécutif : Chia Men Yiang

Réalisé par : Zhang Longmin

Scénariste : Ang Eng Tee

Copyright courtesy of : Mediacorp and Media Development Authority of Singapore

Le photographe Chris Yap

Of Fingerbowls and Hankies - 2009

Cette série photographique qui clôt l'exposition est conçue comme un roman-photo. Elle met en scène trois générations d'une famille chinoise peranakan fictive. Dans chacune des cinq scènes, le photographe Chris Yap a semé des indices révélateurs de l'évolution des notions de culture et d'identité.

La culture peranakan s'exprime à travers des objets produits entre la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle, dont l'usage et la signification se sont modifiés en passant d'une génération à l'autre : le rince-doigt, essentiel à tout foyer peranakan traditionnel, peut ainsi être considéré comme un bien de valeur, utilisé comme un simple bol, abandonné pour de la vaisselle contemporaine ou remplacé par des serviettes ... Singapour et en Malaisie, les mariages interethniques et les politiques nationales ont favorisé l'intégration des Peranakan dans la communauté chinoise au sens large. Au cours des dernières décennies, les Peranakan ont également émigré d'Asie du Sud-Est vers d'autres régions du monde, et se sont mariés dans leur pays d'accueil.

Ce mélange ethnique croissant dessine de nouvelles frontières à l'identité peranakan : sur les photographies de droite, Second Prince et Third Prince, les précieux fils des familles peranakan ont des mères peranakan mais leurs pères sont respectivement indien et anglais.



Distant Niece of the King with her Daughter – Chris Yap
Fine art giclee print - 106.7 x 139.7cm; 2009
Collection of National University of Singapore Museum



Grandson and Son of Illegitimate Cross-dressing Son and the Chinese Businessman – Chris Yap
Fine art giclee print - 106.7 x 139.7cm; 2009
Collection of National University of Singapore Museum

* CHRONOLOGIE RELATIVE AUX PERANAKAN D'ASIE DU SUD-EST

412

Premier contact avec des Chinois en Asie du Sud-est – Le pèlerin bouddhiste Faxian quitte l'Inde pour retourner en Chine via Ceylan, le détroit de Malacca et Java.

960 - 1279

Grâce à la dynastie Song, les routes de commerce maritimes sont considérablement développées et un grand nombre de commerçants chinois passent plus de temps en Asie du Sud-est. Les voyageurs dépendent du cycle saisonnier des moussons pour effectuer leurs traversées et leurs séjours en Asie du sud-est peuvent alors durer plusieurs mois.

1297

Le souverain de la dynastie Yuan en Chine envahit Java. Après cette attaque, de très nombreux déserteurs et retardataires seraient restés à l'arrière pour former les prémices de nouvelles communautés chinoises à Java.

1405 - 1436

Expéditions de la dynastie Ming sous le commandement de l'Amiral eunuque Zheng He (Cheng Ho). Sa flotte navigue vers l'Asie du Sud et du Sud-est. Dans *Description of the Starry Raft* (1436), son traducteur, Fei Xin, enregistre la présence de « personnes d'ethnie Tang » parmi la population de Malacca. Certaines sources affirment que Zheng He est resté quelques temps à Malacca, se familiarisant ainsi avec la langue, et qu'il s'est mis à faire de véritables miracles. Certaines sources relatent l'attaque de Zheng He sur la ville de Palembang (dans l'île de Sumatra) pour chasser les « pirates » chinois qui contrôlaient la communauté sur place et les remplacer par un successeur approprié. Aujourd'hui, Zheng He est vénéré comme une divinité, Sam Poo Kong. Gedong Batu (« bâtiment en pierre »), temple situé à Semarang, sur l'île de Java, lui est dédié.

1459 - 1477

Règne du Sultan Mansor Shah (règne : 1459-77). Selon les registres malais, une princesse chinoise du nom de Hang Li Po serait arrivée à Malacca pour être mariée au sultan. Les traditions locales prétendent que la princesse était accompagnée d'un groupe de 500 hommes et femmes. Certains Chinois peranakans croient qu'ils sont les descendants de ce groupe. Mais on ne trouve aucune preuve de cette union dans les registres Ming (1368-1644).

1511

Prise de Malacca par les Portugais. Les premières cartes portugaises de Malacca témoignent de la présence d'un « Kampung Cina », ou village chinois, dès le XVI^e siècle.

1602

Formation de la Compagnie néerlandaise des Indes orientales (Vereenigde Oostindische Compagnie ou VOC) qui installe son siège à Batavia (aujourd'hui Jakarta).

1622

Datation des plus vieilles tombes chinoises existantes du cimetière de Bukit Cina à Malacca.

1641

Contrôle néerlandais de Malacca. Selon les registres néerlandais, on trouvait des « marchands, des artisans et des fermiers chinois » à Malacca au moment de la conquête. Les spécialistes ont suggéré que ces premiers colons chinois venaient non seulement de Chine, mais également de Batavia.

1644

Chute de la dynastie Ming. Les loyalistes Ming ainsi que d'autres Chinois déplacés fuient dans les villes côtières de l'Asie du Sud-est. La politique d'émigration de la dynastie suivante, la dynastie Qing, est très stricte ; c'est elle qui apporte la peine de la décapitation.

Environ 1645

Construction du plus vieux temple de Malacca, le Cheng Hoon Teng. Il sert de quartier général au Kapitan Cina, chef de la communauté chinoise.

1740

Massacre de Batavia. La rumeur selon laquelle les Hollandais jetteraient des coolies chinois par-dessus bord conduit à une agitation civile et au massacre de 10 000 colons chinois. Ces incidents pourraient avoir conduit à ce que les Chinois quittent Batavia pour Malacca.

1781

Le temple Sri Poyyatha Vinayagar Moorthy à Malacca est construit par les Indiens peranakans (Chitty Melaka). C'est l'un des plus anciens temples hindous de Malaisie.

1786

Fondation de Penang par les Britanniques, sous le commandement du capitaine Francis Light.

1819

Fondation de la ville moderne de Singapour par Sir Stamford Raffles. Le port devient vite une véritable ruche d'activité commerciale et attire les Chinois peranakans de Malacca qui se mettent en route vers le sud pour trouver fortune dans ce port commercial récemment construit.

1824

Les Britanniques prennent le contrôle de Malacca aux Hollandais en échange de Batavia (aujourd'hui Jakarta).

1826

Singapour, Malacca et Penang deviennent les Etablissements des Détroits en 1826, réunissant les trois territoires au sein d'une unité politique placée sous le contrôle de l'Inde britannique.

1827

Des pièces de monnaie chinoises sont déterrées dans les ruines d'une ancienne colonie malaise à Singapour. Ces pièces portent les noms d'empereurs dont la mort serait survenue en 967, 1067 et 1085 et constituent ainsi une preuve supplémentaire d'une première interaction chinoise avec des colons à Singapour et dans la péninsule malaise.

Années 1830

Les hommes peranakans (Babas) de Singapour et de Malacca comptent parmi les premiers financiers des industries de plantation de gambir et de poivre à Singapour et Johor. Ces produits sont initialement destinés au commerce chinois mais la demande en Europe s'avère plus rentable. Aux XVIII^e et XIX^e siècles, les Chinois peranakans sont également activement impliqués dans les mines d'étain, le négoce de matières premières et les biens immobiliers. Les commerçants de Malacca investissent dans l'exploitation minière à Malacca et à d'autres endroits de la péninsule malaise.

1831

Formation de Keng Teck Whay à Singapour. Cette association est fondée par 36 membres, dont des commerçants et des marchands, et forme une fraternité prônant l'entraide entre ses membres. Elle est décrite comme une « société de prévoyance familiale ». Aucun nouveau membre n'a été admis depuis ses débuts, le droit à l'adhésion passant des membres originaux à leurs descendants masculins. Keng Teck Whay est probablement la dernière survivante des associations claniques peranakans de Singapour.

1839

Début des travaux de construction du temple Thian Hock Keng à Singapour. Ce temple commence comme une modeste maison de bâtons d'encens dans les années 1820. Il est dédié à Ma Cho Po, la déesse des mers, et sa construction prend fin en 1842. A cette époque, les principaux contributeurs financiers sont Tan Kim Seng et Tan Tock Seng, tous deux des figures importantes chinoises des Etablissements des Détroits. Leurs fils, Tan Beng Swee et Tan Kim Ching, contribuent à apporter les fonds nécessaires pour la construction de Tan Si Chong Su, temple ancestral du clan Tan, achevé en 1878.

1850

Dans la seconde moitié du XI^e siècle, une vague d'immigration provoque d'importants changements démographiques : entre 1850 et 1900, la population chinoise est multipliée par six, passant de 200 000 personnes à plus d'un million. Ces nouvelles arrivées sont appelées *sirkehhs* (« nouveaux invités ») dans les Etablissements des Détroits et *totoks* dans les Indes néerlandaises orientales. Ces deux termes ont une connotation péjorative. Avec l'arrivée de cette nouvelle majorité, la communauté peranakan prend de plus en plus conscience de leurs identités distinctes.

1867

Les Etablissements des Détroits (comprenant Malacca, Singapour et Penang) deviennent une colonie de la Couronne placée sous la juridiction du Ministère des colonies de Londres.

1869

L'ouverture du canal de Suez et l'essor commercial qui s'ensuit sont de bon augure pour les fortunes des entreprises de navigation situées dans les Etablissements des Détroits. Au cours de la décennie suivante, les compagnies de navigation (certaines étaient soutenues par le capital de Chinois des Détroits) remplacent les jonques par des bateaux à vapeur pour transporter la marchandise de la péninsule malaise aux ports chinois, indiens, européens et américains.

1870

Des lois sont votées interdisant aux Chinois d'acquérir des terres sur Java. Cela conduit à une plus grande concentration des Chinois et des Peranakans dans le secteur du commerce.

1885

Formation du Straits Chinese Recreation Club, une association où les Peranakans pouvaient céder à leur passion pour des sports tels que le cricket, le tennis et le ping-pong. Ce club est ouvert à tous les Chinois en 1946, année au cours de laquelle il est rebaptisé le Singapore Chinese Recreation Club.

1893

Le Peranakan Song Ong Siang est le premier Chinois à être admis dans le service juridique de Singapour (le document original de sa candidature est en exposition dans la galerie Vie Publique). Il est également la première personne de Malaisie occidentale à être faite Chevalier Commandeur de l'Empire britannique en 1936.

1894

Début de la « Renaissance Baba » au cours de laquelle des réformateurs lancent des campagnes pour moderniser la société Baba. Les plus importantes réformes incluent l'élévation du statut des femmes, l'élimination de la *towchang* (natte masculine), l'abandon de l'opium et l'abolition de l'achat des épouses et du concubinage.

Publication du journal des Chinois des Détroits, *Bintang Timor* (Etoile Orientale). C'est un journal écrit en malais baba romanisé. Le *Straits Chinese Herald* est un autre exemple de ces journaux.

1897 - 1907

Publication du premier numéro du *Straits Chinese Magazine*. Dans la décennie qui suit, ce « journal de la culture orientale et occidentale » divertit, provoque, instruit et informe ses lecteurs à travers un mélange d'essais littéraires, de critique sociale, de nouvelles et de poèmes. Aujourd'hui, ces documents nous disent comment l'élite intellectuelle peranakan voyait sa propre histoire sociale.

1899

L'école pour filles chinoise de Singapour est fondée par un groupe de rentiers chinois des Détroits. Elle commence avec l'inscription de sept filles. Les matières enseignées incluent le malais romanisé, le chinois, l'arithmétique, la musique, la géographie et la couture.

1900

Le 17 août, la *Straits Chinese British Association* est fondée avec M. Tan Jiak Kim pour président. La branche de Malacca est fondée en octobre de la même année tandis que la branche de Penang est lancée en 1920. L'objectif de l'association est de « fournir des moyens pour débattre de toutes les questions liées au bien-être social et moral ».

1905

Neuf jeunes Peranakans passionnés de natation lancent la « Tanjong Katong Swimming Party » (fête de la natation), précurseur du Club de natation chinois de Singapour (rebaptisé en 1909). Les Peranakans étaient des sportifs passionnés et pratiquaient des sports tels que le tennis et le golf.

1910

Formation de la *Gunong Sayang Association*, groupe musical qui se consacre à l'art du *Dondang Sayang*. Dans les années 1930, d'autres groupes musicaux tels que *The Oleh Oleh Party* et les *Silver Stars* fleurissent à Singapour.

1911

L'école *Tao Nan*, fondée en 1906 par la *Hokkien Clan Association*, déménage sur Armenian Street. Parmi les bienfaiteurs de l'école, on compte des membres de la communauté chinoise peranakan tels que Tan Boon Liat, Lee Cheng Yan et le grand homme d'affaires Oei Tiong Ham, Chinois peranakan de la colonie javanaise de Semarang.

1914 - 1918

Grande Guerre en Europe (Première guerre mondiale). La *Straits Chinese British Association* lance un guide intitulé « Devoir envers l'Empire britannique. Guide élémentaire pour les Chinois des Détroits pendant la Grande Guerre », qui est distribué aux ouvriers et à la communauté dans son ensemble.

1920

Certains Peranakans commencent à se convertir au christianisme et au catholicisme. Un autel exposé dans notre Galerie Religion présente un témoignage fascinant de ce processus social.

1929

Crash de Wall Street qui conduit au début de la Grande Dépression. Les crises économiques et leurs effets affectent les fortunes des membres de la communauté chinoise peranakan en Asie du sud-est. De nombreux Peranakans ont investi dans le caoutchouc ; lorsque son prix chute (d'une valeur de 1,98 \$ la livre en 1910 à 0,20 \$ en 1932), de nombreuses fortunes subissent le même sort.

Années 1930

Les importants leaders de la *Straits Chinese British Association* persuadent le gouvernement britannique de permettre aux sujets britanniques non européens de travailler dans la fonction publique. En Malaisie occidentale, Tan Cheng Lock (qui deviendra le président fondateur de la *Malayan Chinese Association*) est un fervent partisan de cette demande. Le secteur de la fonction publique ne permettant pas assez de débouchés, de nombreux Babas occidentaux cultivés font carrière dans des professions et des secteurs tels que la médecine, le droit et la banque.

1942 - 1945

Début de la Guerre du Pacifique et de l'occupation japonaise en Asie du Sud-est. Comme pour le reste de la population locale, la vie des Chinois peranakan est lourdement affectée par des pertes humaines et économiques. La défaite des Britanniques met un terme au système de favoritisme colonial qui soutenait la communauté.

1956

L'industrie cinématographique naissante de Hong Kong tire son inspiration de la culture chinoise peranakan, offrant un peu de faste à la communauté chinoise peranakan avec le film romantique *Leung Yau Yue Ang Ang*, ou « *Nonya et Baba* », mettant en scène la starlette Li Lihua. L'affiche du film montre la starlette en position allongée et vêtue d'un ensemble sarong *kebaya* moulant.

1963

Le Musée National de Singapour acquiert son premier objet de véritable origine peranakan : un petit *kamcheng*, ou pot à couvercle, rouge corail.

1966

La *Straits Chinese British Association* est renommée *Peranakan Association*. Pendant une courte période (1965-66), elle est connue sous le nom de *Singapore Chinese Peranakan Association*. Aujourd'hui, la branche de Singapour compte à elle seule plus de 1 700 membres. (Adhésion ouverte à tout individu sans distinction d'origine ethnique ou culturelle)

1978

Le journal *New Nation* de Singapour organise un concours pour l'élection d'une « Reine Nonya » et les lecteurs sont invités à envoyer des photos. Le concours attire un large éventail de propositions. Les lecteurs interprètent le thème de différentes manières ; parmi ces propositions de photos, on compte de jolies jeunes filles vêtues d'une *kebaya* et des *bibiks* (femmes plus âgées) majestueuses vêtues de leur plus beau *baju panjang*.

1976

Publication du livre de Ho Wing Meng sur l'argent des Chinois des Détroits. C'est le premier d'une série de quatre livres sur la culture matérielle des Chinois des Détroits (les autres livres abordent les thèmes du mobilier, de la porcelaine et des travaux de perles et de la broderie). Ce type de recherche aide à attiser un regain d'intérêt pour la culture matérielle des Peranakan parmi les collectionneurs et les connaisseurs.

1982

Panglima Prang, maison de Tan Jiak Kim et l'une des plus prestigieuses propriétés peranakan, est démolie dans les années 80 pour laisser place à un nouveau projet de développement résidentiel. Parmi les autres résidences rasées, citons Rosedale sur Killiney Road (démolie en 1972) et Mandalay Villa sur Amber Road (démolie en 1983).

1983

Emily of Emerald Hill, une pièce de théâtre à un seul personnage écrite par Stella Kon, remporte le premier prix de la *Singapore's National Play-writing Competition* en 1983 et est jouée pour la première fois en 1984. Retraçant la vie de son personnage titre, de l'orpheline à la formidable femme chef de famille d'un foyer peranakan, le récit s'inspire des souvenirs de la dramaturge qui a elle-même grandi au sein d'une famille peranakan. Depuis, la pièce a été jouée à l'étranger, notamment à Edimbourg et Hawaï, et a été traduite en chinois et en japonais.

1984

La pièce *Pileh Menantu* (Choisir une belle-fille) de Felix Chia est mise en scène dans le cadre du Singapore Arts Festival par la *Gunong Sayang Association*.

1986

Ouverture du *Baba Nyonya Heritage Museum*, musée privé patrimonial de Malacca. Des objets peranakans sont également exposés dans les vitrines du *Museum and Art Gallery* de Penang et dans celles du *Muzium Negara* à Kuala Lumpur.

1987

La communauté rurale chinoise de Kelantan (état situé sur la côte ouest de la Malaisie) fonde la Kelantan Peranakan Chinese Association. Pour devenir membre de cette association, chaque individu doit pouvoir prouver son ascendance kelantanaise sur trois générations.

1988

La première Convention Baba se tient à Penang. Malacca, Penang et Singapour, les trois anciens Etablissements des Détroits, accueillent habituellement l'événement chacun leur tour mais en 2006, la convention se tient à Phuket qui abrite une communauté de Chinois peranakan.

1989

En 1989, l'Autorité de Rénovation Urbaine de Singapour désigne une partie du quartier d'Emerald Hill comme étant une zone protégée afin de sauvegarder les habitations à deux étages de la zone. Ces bâtiments datent du début du XX^e siècle et sont caractérisés par des façades richement décorées. Bon nombre d'entre eux étaient des maisons familiales peranakan. Les zones situées autour de Joo Chiat, Neil Road, Blair Road et Cairnhill Road, anciennes enclaves peranakans, obtiennent le statut de zones protégées dans les années qui suivent.

2003

La collection de *kebaya nyonya* de Datin Seri Endon Mahmood, épouse défunte du Premier ministre de l'époque en Malaisie, est exposée à la National Art Gallery de Kuala Lumpur, exposition qui s'est ensuite déplacée dans différents lieux.

2006

Publication du premier dictionnaire malais baba - anglais.

2008

Inauguration de la Peranakan Indian Association à Singapour.
Ouverture à Singapour du Peranakan Museum et de la Baba House, deux musées à part entière consacrés à la culture. La Baba House est située sur Neil Road, ancienne enclave de la communauté peranakan.

* COMMISSARIAT

* **Kenson Kwok**, commissaire de l'exposition, Président fondateur du musée des Civilisations asiatiques (Asian Civilisations Museum, ACM) de Singapour

Architecte et psychologue environnemental de formation, Kenson Kwok rejoint le Musée des Civilisations Asiatiques en tant que Conservateur Senior en 1992 avant de devenir Directeur fondateur du Musée des Civilisations Asiatiques en 1994 jusqu'en 2008. Il mène à terme la mission de créer une institution favorisant une meilleure compréhension des cultures ancestrales de Singapour. En effet, pendant 18 ans, Kenson Kwok s'attache à développer les collections du Musée des Civilisations Asiatiques et crée deux bâtiments pour abriter les collections permanentes : l'ancienne école Tao Nan accueille les collections relatives aux populations chinoises de Singapour en 1997, et un ancien bâtiment colonial britannique est, quant à lui, consacré aux collections d'œuvres d'art chinois, indien, malais, thaï et islamique en 2003. En 2005, l'école Tao Nan ferme ses portes et **les collections sont présentées dans un nouvel espace : le Musée Peranakan inauguré le 25 mars 2008.**

Kenson Kwok est également l'ancien Président de la Société des Céramiques d'Asie du Sud-est. Il a été un membre actif des comités exécutifs du Asia-Europe Museum Network et du LASalle-SIA College of the Arts de Singapour.

En remerciement de sa contribution à la promotion des arts et de la culture asiatiques, Kenson Kwok a reçu en 2004 le Public Administration Medal (argent), il est fait Chevalier des Arts et des Lettres en 2004 par le Ministère de la Culture et de la Communication français et Chevalier de la Légion d'Honneur en 2006.

* **Huism Tan**, commissaire associée, directrice adjointe du musée des Civilisations asiatiques (Asian Civilisations Museum, ACM) de Singapour.

Huism travaille au Musée des Civilisations Asiatiques de Singapour (Asian Civilisations Museum, ACM) depuis sa création, en 1993. Avant cela, elle était conservateur adjoint au Musée National de Singapour (National Museum of Singapore), spécialisée dans les collections d'Asie du Sud-est. Aujourd'hui au Musée des Civilisations Asiatiques, elle occupe le poste de Conservateur, plus spécifiquement en charge de la collection islamique/Asie de l'Ouest, mais également des expositions et de la muséographie du Musée des Civilisations Asiatiques et du Musée Peranakan.

En 1997 et en 2003, elle a joué un rôle important dans la mise en place du Musée des Civilisations Asiatiques, à la fois dans la première et la seconde phase de son développement. De 2007 à 2008, Huism a dirigé la muséographie du Musée Peranakan, qui a ouvert ses portes le 26 avril 2008.

* LE MUSÉE PERANAKAN DE SINGAPOUR

L'exposition est organisée en collaboration avec le musée des Civilisations asiatiques de Singapour (Asian Civilisations Museum) dont dépend le musée Peranakan.

Le musée Peranakan a ouvert au public en 2008 dans l'ancienne école Tao Nan de Singapour, l'un des bâtiments faisant partie d'un ensemble dédié aux civilisations d'Asie du Sud-est. Il rassemble une collection qui, constituée à partir de celles du Raffles museum (1887-1969), est la plus **complète au monde sur les objets de cette culture si particulière en Asie du Sud-est. Elle restitue tous les aspects de la culture « Baba », jusqu'aux patrimoines immatériels, écrits musicaux et dansés.**



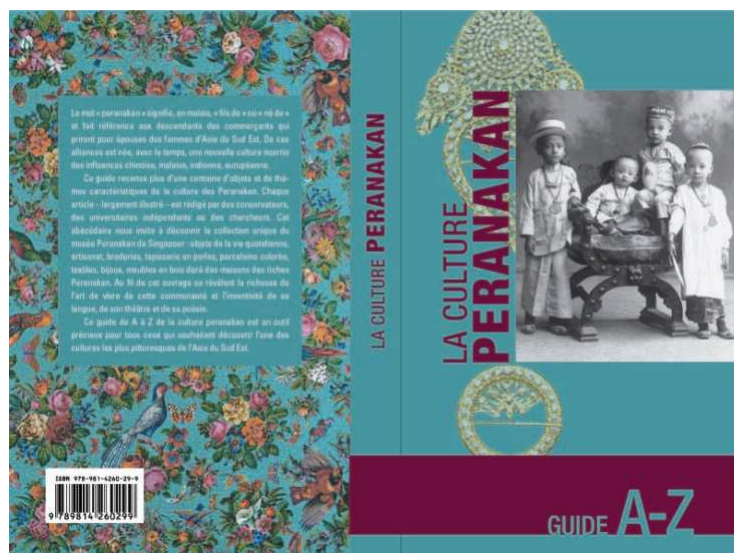
* SCENOGRAPHIE

* Nathalie Crinière, Agence NC, Scénographie de l'exposition

Diplômée de l'école Boulle et de l'école Nationale supérieure des Arts Décoratifs de Paris, Nathalie Crinière s'est déjà distinguée par les scénographies de la vente-exposition *Yves Saint Laurent-Pierre Bergé* au Grand Palais en 2009 et des expositions : *Marie Antoinette* au Grand Palais en 2008, *les Années Grace Kelly, Princesse de Monaco* au Grimaldi Forum en 2007, *Africa Remix* au Centre Georges Pompidou en 2005. De plus, son agence NC Nathalie Crinière assure la scénographie des œuvres présentées au musée du Louvre d'Abou Dhabi.

* AUTOUR DE L'EXPOSITION

* Catalogue de l'exposition



La Culture peranakan

Guide A – Z : 20€

Edition : Editions Didier Millet

Version française et anglaise

Ce guide de A à Z de la culture peranakan est un outil précieux pour tous ceux qui souhaitent découvrir l'une des cultures les plus pittoresques de l'Asie du Sud-est.

Il recense plus d'une centaine d'objets et de thèmes caractéristiques de la culture des Peranakan. Chaque article – largement illustré – est rédigé par des conservateurs, des universitaires indépendants ou des chercheurs. Cet

abécédaire invite le lecteur à découvrir la collection unique du musée Peranakan de Singapour : objets de la vie quotidienne, artisanat, broderies, tapisserie en perles, porcelaine colorée, textiles, bijoux, meubles en bois doré des maisons des riches Peranakan. Au fil de cet ouvrage se révèlent la richesse de l'art de vivre de cette communauté et l'inventivité de sa langue, de son théâtre et de sa poésie.

Sommaire du catalogue

Préface
Les Peranakan
Le phénomène peranakan
Le rôle de l'état colonial dans le phénomène peranakan
Catalogue
Notes

Bibliographie
Glossaire
Motifs symboliques chinois
Marques sur les céramiques
Index des objets
Chronologie des dynasties chinoises

* Hors série Beaux-Arts Magazine

A l'occasion de l'exposition *Baba Bling, signes intérieurs de richesse à Singapour*, Beaux-Arts Magazine publie un hors-série de 68 pages, au prix de 9€.

*** Audio-guide - Baba Bling, Signes intérieurs de richesse à Singapour**

En anglais et en français

Tarif : 5 € pour une personne ; 2 € par personne supplémentaire

(Gratuit pour les visiteurs handicapés et leur accompagnateur)

→ L'audio-guide de l'exposition est téléchargeable sur www.quaibranly.fr, au prix de 3 €.

Une application iPhone est également disponible au prix de 2,99 €.



*** Nuit Blanche 2010**

A l'occasion de sa première participation à la 9^{ème} édition de la Nuit Blanche, le samedi 2 octobre 2010, le musée du quai Branly invite le public à venir découvrir l'exposition **Baba Bling**, en avant-première, de 19h à 1h. Accès libre et gratuit.

*** Activités pour les enfants**

Un espace enfant au sein de l'exposition ...

Le musée du quai Branly propose pour la première fois, dans l'exposition, un espace d'atelier et d'animation de 80 mètres carrés destiné aux enfants et familles.

Studio photo

Cet espace intégré au cœur de l'exposition est dédié aux enfants de 3 à 12 ans.

Toucher des matières, sentir des odeurs inconnues, écouter un récit ou une musique, manipuler des objets, découvrir la culture peranakan en s'amusant, grâce à des jeux d'observation et d'imagination, autant de guides pour observer, imaginer, apprendre autrement.

Un studio photo permet aux visiteurs détenteurs d'un appareil photo de se glisser l'espace d'un instant dans les costumes traditionnels d'un habitant peranakan de Singapour.

Le petit monde de Kim

Ce jeu multimédia permet de découvrir la maison de Kim, enfant d'une famille peranakan, et de s'amuser avec les objets d'exposition.

Dès 7 ans

Visite guidée de l'exposition

Samedi 15h.

Tous publics

Visite contée Baba

Apprendre le b.a.-ba des traditions orales de la culture baba à Singapour.

De 3 à 5 ans

Visite contée Singapour

Les visiteurs sont invités à entrer dans la maison « Baba » et découvrir les légendes des communautés peranakan. Tous publics, à partir de 6 ans



Portrait de quatre enfants chinois peranakan portant des amulettes

© Courtesy of National Heritage Board

* Singapour Festivarts

LA CREATION CONTEMPORAINE AUJOURD'HUI A SINGAPOUR



Théâtre Claude Lévi-Strauss

08/10/10 - 28/11/10



NATIONAL ARTS COUNCIL
SINGAPORE

Accès libre aux spectacles et aux ateliers dans la limite des places disponibles (sauf l'atelier Perles)

L'exposition *Baba Bling* est l'occasion d'un **festival de spectacles et d'événements venus de Singapour**. Île métisse aux confins de la Chine et aux portes de la Malaisie, la cité marchande de Singapour compte parmi les dragons du Pacifique et se présente comme le terrain propice d'une **nouvelle création artistique**. Intense activité portuaire, expansion économique et cosmopolitisme culturel favorisent l'inventivité des artistes, jetant un pont entre l'Orient et l'Occident.

Au cours de ce temps fort, **les spectacles, cinéma muet mis en musique et ateliers** présentent quelques-unes des **compagnies chorégraphiques, théâtrales et musicales les plus créatives** du moment.

Programme des spectacles et ateliers

Singapore Chinese Orchestra

Invitation à s'immerger dans une musique aux origines chinoises qui utilise de manière symphonique les instruments de musique traditionnelle.

Vendredi 8 et samedi 9 octobre 2010, 18h.

Andrew Lum and the New Asia Band

Le compositeur, musicien et directeur de l'ensemble New Asia Band propose une musique à l'image de ce mouvement d'hybridation culturelle en Asie du Sud-Est.

Dimanche 10 octobre 2010, 17h.

T.H.E. Dance Company – "O Sounds"

Dirigée par le jeune chorégraphe Kuik Swee Boon, cette compagnie de danse contemporaine propose une œuvre à la croisée de la chorégraphie et du multimédia, qui entraîne le spectateur du tumulte de la ville vers la sérénité des chants funéraires taoïstes.

Jeudi 18 et vendredi 19 novembre 2010, 19h.

Finger Players – "Puppets ! Puppets ! Puppets !"

Théâtre de mains et de marionnettes qui mêle la simplicité des polichinelles d'antan à de surprenants effets techniques.

+ Les spectateurs sont invités à découvrir et pratiquer l'art des Finger Players avant les spectacles, en présence des artistes (durée 1h).

Samedi 20 novembre 2010 à 19h et 20h – ateliers à 11h30 et 14h30.

Dimanche 21 novembre 2010 à 17h et 18h – ateliers à 11h30 et 14h30.



O Sounds 2 © Robin Chee



Ramesh Meyyappan © Leila Romaya

Cinéma muet en concert – « Little Toys »

Entouré de musiciens chinois et singapouriens, Mark Chan met en musique en *live*, le chef d'œuvre de Sun Yu, *Little Toys* (1933), avec la célèbre actrice chinoise Ruan Lingyu.
Musique originale de Mark Chan et son orchestre.

Jeudi 25 et vendredi 26 novembre 2010, 19h.

Ramesh Meyyappan – “Gin & Tonic & Passing trains”

Ce comédien que la surdité a engagé sur la voie d'un théâtre visuel accessible à tous propose une pièce inspirée d'une nouvelle fantastique de Charles Dickens (*L'Aiguilleur*).

+ Les spectateurs sont invités à découvrir l'art du mime de Ramesh Meyyappan lors de deux ateliers exceptionnels ouverts à tous, dans la limite des places disponibles.

Samedi 27 novembre 2010 à 19h – atelier à 11h30.

Dimanche 28 novembre 2010 à 17h – atelier à 11h30.

Accessible au public en situation de handicap auditif.

Cycle de cinéma Singapourien

Projections en présence des réalisateurs.



The Blue Mansion, de Glen Goei (2009, 100 min, VOSTF)

Wee Bak Chuan, magnat asiatique, meurt dans d'étranges circonstances. Il revient en tant que fantôme pour résoudre l'énigme de sa propre mort.

Glen Goei est une figure incontournable de la scène artistique Singapourienne depuis vingt ans, avec de nombreuses productions à son actif, principalement au théâtre et dans les arts de la scène. *The Blue Mansion*, son second film, met en scène les acteurs les plus talentueux de Singapour et de Malaisie.

Vendredi 29 octobre, 14h30, et dimanche 31 octobre, 17h.

Here, de Ho Tzen Nyen (2009, 86 min, VOSTF)

Choqué par la mort brutale de sa femme, He Zhiyuan sombre dans le mutisme et est interné à Island Hospital.

Here, film narratif et conceptuel du jeune prodige du cinéma singapourien Ho Tzu Nyen, met en scène un hôpital comme lieu d'expérimentation psychiatrique et cinématographique. Il a été projeté en sélection officielle de la Quinzaine des Réalistes au Festival de Cannes en 2009.

Vendredi 29 octobre, 17h, et samedi 30 octobre, 14h30.



881, de Royston Tan (2007, 90 min, VOSTF)

Deux amies d'enfance rêvent de devenir chanteuses de *getai*. Ensemble, elles forment le duo des Papaya Sisters.

Royston Tan est l'un des jeunes talents les plus prometteurs de la nouvelle génération de cinéastes à Singapour. Avec *881* il réalise une comédie musicale déjantée sur le *getai*, art de rue et de spectacle typiquement singapourien.

Samedi 30 octobre, 17h, et dimanche 31 octobre, 14h30.

Accès libre dans la limite des places disponibles

Bienvenue chez les Peranakan – Vacances de la Toussaint à Singapour

23/10/10 - 31/10/10

Le musée invite le public à participer à une semaine d'exception parmi la diaspora chinoise de Singapour. Invitation à voyager dans l'univers coloré et métissé de cette culture saisissante !

Préparée avec le Musée Peranakan de Singapour, cette semaine entraîne le public au cœur de la culture peranakan : initiation à la danse traditionnelle, démonstration de la technique du *batik* et de la broderie, dégustation d'une spécialité peranakan, visite contée baba... tout est prétexte à la découverte !

Activités bilingues français / anglais.

Programme

Visite contée Baba

Cette visite contée permet aux plus petits d'apprendre le b.a.-ba des traditions orales de la culture Baba à Singapour. Au programme : contes courts, pauses entre les séquences, objets à bonne hauteur, le moins possible de distance à parcourir.

23, 24, 25, 27, 30 et 31 octobre à 11h30

A partir de 3 ans - Dans l'exposition - Durée : 1h

Visite contée Singapour

Les visiteurs sont invités à entrer dans la maison baba et à découvrir les légendes propres aux communautés peranakan (« nés près d'ici » en malais) immigrées de longue date d'Inde et de Chine. C'est une invitation à apprécier une culture fascinante, dans laquelle les styles chinois, européens et malais s'entremêlent dans un jeu d'influences culturelles, artistiques et spirituelles.

23, 24, 25, 27, 30 et 31 octobre à 14h30

A partir de 6 ans - Espace enfant de l'exposition - Durée : 1h

Atelier Globe-trotters : L'étiquette Baba

Un atelier au cœur de l'exposition !

A Singapour, les globe-trotters étudient les règles parfois déroutantes du savoir-vivre de la communauté chinoise, découvrent la vie quotidienne des Baba et, lors d'une réception, jouent le rôle de ces maîtres de maison.

23, 24, 30 et 31 octobre à 14h et 15h30 / 25, 26, 27, 28 et 29 octobre à 15h.

A partir de 6 ans - Espace enfant de l'exposition - Durée : 1h30

Démonstration de batik et de broderie peranakan (en continu)

Des démonstrations d'artisanat traditionnel *Peranakan*, comme la teinture au *batik* ou la broderie de perles, sont proposés en continu, avec une possibilité d'initiation à ces techniques.

Batik : 24, 25, 26, 27 et 31 octobre de 12h à 17h30 / 28, 29 et 30 octobre de 12h à 19h.

Broderie : 24, 25, 26, 27 et 31 octobre de 13h à 18h30 / 28, 29 et 30 octobre de 13h à 19h.

Tous publics - Foyer du théâtre

Atelier de cuisine peranakan

De grands chefs venus spécialement de Singapour viennent faire découvrir au visiteur des ingrédients authentiques et les invitent à déguster de délicieux mets traditionnels peranakan.

23, 24, 27, 28, 29, 30 et 31 octobre à 12h30, 14h30 et 16h30.

Atelier 2 - Durée : 1h

Séances exceptionnelles pour adultes les 23, 28, 29 et 31 octobre à 18h30.

Atelier Batik

Les visiteurs découvrent en famille la technique de teinture traditionnelle, le *Batik*.

du 23 au 31 octobre à 12h, 13h, 14h30, 15h30 et 17h.

Atelier 1 - Tous publics - Durée : 1h

Ateliers d'artisanat traditionnel peranakan (en continu)

Le public s'initie aux techniques artisanales originales, telles que la poterie, le pochoir ou la peinture sur céramique. Les visiteurs emportent un souvenir fabriqué à la main, inspiré des motifs et objets typiques des demeures peranakan.

Argile : 25, 26, 27, 29, 30 et 31 octobre de 13h à 18h.

Pochoir : 25, 27, 29 et 31 octobre de 13h à 18h.

Atelier peinture sur céramique : 26, 28 et 30 octobre de 13h à 18h.

Tous publics - Salle de cours 1 et 2

Conférences

Deux conférences sont proposées afin de découvrir l'histoire des Chinois de Singapour et l'évolution du costume traditionnel, la *kebaya*.

27 octobre à 15h et 17h

Tous publics Salle de cinéma - Durée : 1h

Cérémonie traditionnelle de mariage peranakan

La « procession de mariage chez les *Peranakan* » : une occasion unique d'assister en direct à cette cérémonie réputée pour ses costumes splendides. Les visiteurs peuvent rejoindre les festivités et apprendre à danser à la manière des *Peranakan* de Singapour.

23, 24, 25, 26 et 27 octobre à 14h, 15h30 et 17h

Hall du musée - Tous publics - Durée : 30 min

Maquillage « porte-bonheur » (en continu)

Petits et grands sont maquillés par une artiste de Singapour avec d'amusants dessins traditionnels « porte-bonheur » de pivoine, dragon et phénix.

23 au 31 octobre de 13h à 18h

Foyer du théâtre - Tous publics

Stage Perles peranakan (adultes)

A l'occasion de l'exposition *Baba Bling*, le public peut découvrir l'art de la perle chez les peranakan. Au cours des trois séances, Bebe Seet, spécialiste reconnue de Singapour, transmet le b.a-ba du tissage de perles. Les participants repartent avec leur création !

Cycle de 3 séances de 3h

29 octobre 17h30-20h30 / 30 & 31 octobre 15h30-18h30

Tarif plein : 90€ Tarif réduit : 75€

Avec la participation du Musée des Civilisations Asiatiques de Singapour.



Vue de la zone Asie - plateau des collections.
© musée du quai Branly, photo Lois Lammerhuber

Le musée du quai Branly abrite l'un des plus importants fonds d'arts asiatiques au monde. Un millier d'œuvres sont réunies sur le plateau des collections, permettant un dialogue fécond. Autour d'une transversale des textiles, la zone Asie met en lumière plusieurs temps forts culturels et religieux de la vie de ces peuples.

Les collections d'Asie du musée du quai Branly sont de précieux témoignages de la fin du XIX^e siècle, et surtout du XX^e siècle. L'idée-force du programme muséographique est de proposer un nouveau regard sur les arts et les civilisations populaires de cette zone : un regard ethnographique contemporain, qui prolonge celui du musée Guimet et du Louvre, consacrés tous deux aux civilisations anciennes de ce continent.

Une présentation de différents ensembles

La collection Asie couvre une zone immense, aux civilisations millénaires, qui s'étend de la Sibérie à l'Asie centrale et du Moyen-Orient au Japon, en passant par l'Inde et la Chine. Le parti pris muséographique du parcours n'est pas celui de l'exhaustivité, irréalisable par essence, mais celui d'une présentation d'ensembles pertinents, exposant les objets les plus représentatifs des collections et les plus révélateurs des thèmes et des sociétés évoqués ici. Ainsi, le visiteur peut découvrir, au fil d'un parcours organisé d'est en ouest, les décors au pochoir du Japon, les diverses formes du bouddhisme en Asie du Sud-est ou en Himalaya, la Chine des Han et des minorités, les mythes et rites en Inde, les cavaliers nomades en Asie centrale, le langage de la parure et la symbolique des armes en Orient, les croyances et les cultes au Proche-Orient... Plusieurs thèmes mettent en valeur les évolutions dans le temps, les échanges et les transformations de ces peuples que l'on considère trop souvent comme figés dans une culture traditionnelle hors de l'histoire. La richesse des collections de l'ex-Indochine française offre un regard diversifié sur l'Asie du Sud-est. Le thème dominant est le riz, mais aussi la culture du végétal, le bouddhisme villageois et les cultes populaires, notamment ceux tournant autour du sacrifice du buffle, si spécifique à ces cultures. Ces thèmes majeurs s'articulent autour d'une travée centrale sur les peuples d'Asie exposant la collection de textiles asiatiques du musée, aujourd'hui internationalement réputée.

Une transversale des textiles riche et prestigieuse

Le fonds textile du musée du quai Branly comporte des pièces provenant de toutes les parties du monde et de toutes les époques. L'Asie y est particulièrement bien représentée, avec de nombreuses pièces anciennes ou contemporaines, rares ou plus usuelles. Toutes expriment une volonté d'affirmation des identités religieuses, régionales et sociales, et présentent un intérêt ethnologique et artistique, évoqué dans la transversale de la zone Asie : par exemple, l'utilisation de l'orme dans une robe ainou du Japon, la richesse des coiffures destinées aux enfants et aux femmes mariées en Asie du Sud-est, l'extraordinaire technique de l'ikat en Asie continentale et insulaire ou encore la variété des costumes orientaux, symboles d'identités communautaires et héritiers de traditions vestimentaires antiques.

* Les expositions Asie au musée du quai Branly

L'esprit Mingei au Japon

(30/09/08 – 11/01/09)

Commissaire : Germain Viatte

Autres Maîtres de l'Inde

(30/03/10 – 18/07/10)

Commissaire : Jyotindra Jain – Commissaire associé : Jean-Pierre Mohen

→ **Prochaine exposition Asie : *DANS LE BLANC DES YEUX, masques primitifs du Népal***

(09/11/10 – 09/01/11) - Commissaires : Stéphane Breton et Marc Petit.

* INFORMATIONS PRATIQUES : www.quaibranly.fr

L'exposition propose des textes d'accompagnement en français et en anglais.

RENSEIGNEMENTS : Tél : 01 56 61 70 00 / contact@quaibranly.fr

HORAIRES D'OUVERTURE : Mardi, mercredi, dimanche : de 11h à 19h - Jeudi, vendredi, samedi : de 11h à 21h - Groupes : de 9h30 à 11h, tous les jours sauf le dimanche.

Fermeture hebdomadaire le lundi, sauf durant les vacances scolaires (toutes zones)

ACCES : L'entrée au musée s'effectue par les 206 et 218 rue de l'Université ou par les 27 ou 37 quai Branly, Paris 7^e. Accès visiteurs handicapés par le 222 rue de l'Université.

* VISUELS DISPONIBLES POUR LA PRESSE

Téléchargement de visuels sur <http://ymago.quaibranly.fr>

Mot de passe **mensuel** destiné à la presse fourni sur demande.

CONTACT PRESSE :

Pierre LAPORTE Communication

tél : 33 (0)1 45 23 14 14

info@pierre-laporte.com

CONTACTS MUSEE DU QUAI BRANLY :

Nathalie MERCIER

Directrice de la communication

tél : 33 (0)1 56 61 70 20

nathalie.mercier@quaibranly.fr

Magalie VERNET

Chargée des relations médias

tél : 33 (0)1 56 61 52 87

magalie.vernet@quaibranly.fr

* LES PARTENAIRES



* MECENAT DE LA FONDATION BNP PARIBAS



**FONDATION
BNP PARIBAS**

Placée sous l'égide de la Fondation de France, la Fondation BNP Paribas s'attache à préserver et faire connaître les richesses des musées, à encourager des créateurs et interprètes dans des disciplines peu aidées par le mécénat d'entreprise et à financer des programmes de recherche médicale dans des secteurs de pointe. La Fondation BNP Paribas soutient par ailleurs des projets en faveur de l'éducation, de l'insertion et du handicap. Référent en matière de mécénat au sein du groupe, en liaison étroite avec l'ensemble de ses réseaux en France et à l'étranger, la Fondation BNP Paribas développe ses programmes en accompagnant chacun de ses partenaires dans la durée.
www.mecenat.bnpparibas.com

La Fondation BNP Paribas et BNP Paribas Singapour ont soutenu la restauration d'une nappe brodée de perles, conservée au musée Peranakan de Singapour, présentée au musée du quai Branly à l'occasion de l'exposition « Baba Bling » (voir la présentation de la nappe, page 21).